

ACADEMIE DES SCIENCES D'OUTRE - MER

15, rue de La Pérouse  
75 116 PARIS

-----

**INDOCHINE :**  
UN GRAND MYTHE DE L'UNIVERSALITÉ FRANÇAISE

- Synthèse -

PIERRE-RICHARD FÉRAY

Le vendredi 18 février 2005  
A Paris

*A Madeleine GITEAU, haute figure de notre Orientalisme,  
qui m'enseigna au Cambodge l'Art Khmèr, cette étude  
en témoignage de profonde reconnaissance et à sa mémoire.*

---

**MONSIEUR LE PRÉSIDENT,**

Monsieur le Secrétaire Perpétuel,  
Mesdames, Messieurs les Académiciens,  
Mesdames, Messieurs

*« ... car tout, dans les représentations humaines, ou du moins tout l'essentiel, est système implicite ou explicite, maladroit ou vigoureux, naïf ou subtil, mais système ; et le meilleur moyen d'altérer de telles représentations, en les étudiant, c'est, sous prétexte de prudence et d'objectivité, de ne pas en chercher le ou les systèmes. »*

Georges Dumézil, Collège de France, 1949

L'essentiel de mon intervention devant cette honorable assemblée de l'Académie des Sciences d'Outre-Mer - que je remercie vivement de m'avoir invité à cette séance plénière et qui me fait à présent l'honneur de m'écouter, est de présenter le **point d'achèvement** et le dernier moment d'un cycle de trois phases d'une recherche, en réalité une vraie thèse (celle que j'aurais voulu faire) que je soumetts à votre examen et à votre critique, dont la première partie a démarré les 29-30 juin 2002 à Dinan dans le cadre d'un Colloque international baptisé simplement **Rencontres Auguste Pavie – Cambodge, Laos, Vietnam**, en présence d'environ 400 auditeurs dont 44 intervenants représentant tout aussi bien l'Université que des Centres scientifiques, des Instituts d'histoire militaire, le monde des médias ainsi que les écrivains de tout genre littéraire - on comprendra au cours de cet exposé le sens de cette énumération. Une représentation imposante des trois pays concernés était également à signaler.

## DE QUOI S'AGIT-IL ?

### *D'UNE PROBLÉMATIQUE*

Ayant eu le privilège d'ouvrir la séance, je posai d'emblée dans mon discours, sous la forme d'une hypothèse de travail, la problématique d'une **Indochine**, devenue selon moi : **un grand mythe de l'universalité française**. Programmé, dans une publication très prochaine des Actes du Colloque par les parties organisatrices à savoir les Presses universitaires de Bretagne [Université de Rennes 2] et la Revue Ville de Dinan, le texte réécrit de mon intervention existe depuis mai 2003 sous la forme d'un *tapuscrit* de 50 pages et de 141 références, soit environ 180 000 caractères [espaces compris]. Ce texte sera désigné sous l'appellation de « Tapuscrit-Dinan ». Sur quoi reposait l'énoncé de cette problématique ? Sur deux observations importantes :

### *D'UN CORPUS DIT DES TROIS LITTÉRATURES*

Dès 1997, rédigeant à la demande du professeur Hue, spécialiste à l'Université de Rennes de Claudel et de l'Exotisme littéraire, la Préface historique à son ouvrage collectif *Littératures de la Péninsule indochinoise* (1) je proposai reprenant une ancienne idée, comme « piste de travail » à suivre, parmi sept autres, celle de « *rassembler, car c'était une nécessité absolue, les productions du littéraire et du scientifique, de les étudier non plus séparément (au fil du discours comme cela se fait habituellement), mais comparativement, parce qu'elles se tiennent, qu'elles sont en interdépendance l'une de l'autre, qu'elles s'éclairent mutuellement, et en définitive, qu'elles nous instruisent vraiment de ce qu'a été l'Indochine des Français* » et j'ajoutai pour les Français, *hic et nunc*, ici et maintenant ! **Car il s'agit bien des seuls Français**, de leur(s) regard(s) posé (s) sur cette Indochine dont ils ont fait leur « Perle d'Extrême – Orient », l'Algérie demeurant leur « Perle d'Orient ». Le principe d'établir un *CORPUS* nouveau et structuré était né mais, seconde idée, ce **Corpus** eût-il pu exister, s'il n'y avait pas eu matière à son établissement ?

D'où cet autre constat : par sa massivité et sa durée, sa variété, la totalité des écrits français, toutes catégories, toutes formes, tous genres confondus, dépasse l'entendement. Précisons : ce Corpus a fait l'objet les 29-30 novembre 2003 à Paris au Musée de l'homme, dans le cadre d'un Colloque international « Ethnologie et Littérature », – seconde phase de notre étude – d'une intervention dont le texte (25 pages, 50 000 caractères)\* actuellement sous presse sortira en 2005 aux Editions L'Harmattan dans une de leurs collections scientifiques, « Eurasie ».

#### La littérature-lettres

Reporté à l'ensemble des littératures d'expression française, nées et développées au sein de notre Empire colonial, il n'existe pas - quantitativement parlant et sur une durée similaire (1858-1956 voire 1962), d'équivalent. Autre fait d'importance plus significative encore, en ce qu'il nous autorise à parler de « Mythe », cette littérature ne se limite pas à la durée coloniale, elle se poursuit sans arrêt ni rémission, récurrente, répétitive, obsessionnelle jusqu'à... nos jours. Autrement dit, à partir d'un certain moment, hors de tout espace colonial, de tout temps impérial. Ce que dévoile l'ouvrage sus-cité de B. Hue *et al* puisque plus d'un tiers de ses 500 pages *in folio* 18/26 est consacré à la « littérature post-coloniale ». Cette « Montagne de livres », cette « Marée d'ouvrages » constituent pour nous « *tout à la fois le premier fondement du Mythe et son symptôme* » \*. Nous nommerons cette première catégorie d'ouvrages de « Littérature-lettres », fréquemment étudiée (2) au point que nous n'avons pas éprouvé le besoin de la développer outre-mesure.

#### La littérature-sciences

---

\* Texte désigné sous l'appellation de Tapuscrit-Eurasie

Quant aux écrits labellisés « scientifiques » (3), ils administrent la preuve de leur abondance ; ensuite, par delà l'Indochine, de l'extension de leur espace – nos chercheurs et universitaires, nos orientalistes et autres « explorateurs » ont travaillé tour à tour et d'abord sur l'Inde, puis sur les trois pays et peuples composant l'Indochine, sur l'Extrême-Orient de nos géographes P. Gourou et J. Sion, ensuite sur l'Asie du Sud-Est (4) - après que l'Union Française en 1958 aura rendu l'âme et continuant cependant à englober largement les trois pays d'Indochine, de nos jours sur l'Asie orientale ; enfin, troisième réalité : à l'image de sa consœur des lettres, cette littérature que nous nommerons « littératures-sciences » perdure, mieux s'accroît, diversifie ses centres et ce, tout au long du dernier demi-siècle écoulé. En témoignent copieusement, sur une durée de plus d'un siècle, de 1884 à nos jours, les recensions multiples qui s'opèrent. Soit d'un foyer scientifique comme l'Ecole Française d'Extrême-Orient (E.F.E.O) par ses Bulletins – BEFEO, lors des passations de pouvoir entre les directeurs « sortant et entrant », celui-ci honorant le bilan du premier, prêt à son tour à présenter le sien quand viendra l'heure... ; lors des célébrations d'anniversaire de son existence – dix ans, vingt, trente jusqu'au cinquantenaire en 1951-52 (5), pour s'achever au centenaire en 2001-02. Soit aussi des centres de recherches – phénomène moins connu même des initiés, et nous pensons à l'inventaire assorti de commentaires de Xavier Guillaume et supervisé par votre collègue et mon ami Pierre L. Lamant (6), intitulé *l'Asie du Sud-Est et les thèses françaises*, de 1884 à 1977. Ce document simplement dactylographié est d'une réelle pertinence didactique. Qu'on en juge : en un, il parle par ses statistiques, ainsi la France marque un intérêt d'information scientifique évident avec 840 thèses recensées et consacrées au Sud-Est asiatique (10 thèses par an), approchant des Etats-Unis (18) mais se plaçant loin devant l'Angleterre (2, 3) ; en deux : cette recension qui s'inscrit pour partie dans une période post-coloniale, révèle un accroissement des recherches (thèses d'état, de 3<sup>ème</sup> cycle, d'Université) privilégiant, pour ce qui est de l'ancienne Indochine, la partie vietnamienne, celle-ci l'emportant nettement dans la quasi totalité des disciplines, exceptée l'archéologie, le poids des recherches angkoriennes se faisant encore sentir ; en trois : prenant pour référence de départ ce rapport Guillaume-Lamant, et pour point d'arrivée les travaux effectués par nos chercheurs aujourd'hui, c'est-à-dire de la maîtrise jusqu'à la thèse en passant par le D.E.A. (Diplôme d'Etudes Avancées ou Approfondies), la recherche loin de ralentir, s'augmente en se dispersant, se diversifiant, surtout occupe tout l'espace français, Paris demeurant le pôle relativement dominant, les glissements s'opèrent au profit d'un axe Paris-Lyon-Aix-Marseille-Nice, en opposition à un autre axe prééminent en 1977, à savoir Paris-Lille-Rennes-Bordeaux-Toulouse.

Ainsi, quand la Littérature-lettres exprimerait « *le premier fondement du Mythe et son symptôme* », la littérature-sciences pourrait se prévaloir, au nom des règles d'une institution et des rituels (célébration, congrès, symposium, colloque, séminaire, etc.) qui la structurent, l'établissent, la légitiment, *d'en être le surplomb*. La voûte faitière Dans tous les cas, si elle se différencie de la première, dans le même temps (mais est-ce le même moment ?), elle ne peut pas continuer d'exister en la niant, simplement en se distanciant d'elle. On parlera plus tard entre elles d'interconnexions, d'interrelations, de corrélations, de complémentarités. Elles se tiennent, c'est évident, mais à distance, mais à proximité ! Toute l'histoire coloniale de l'Indochine, en ses commencements et en sa terminaison, atteste que, dans la continuité de son histoire (celle du début, celle de la fin), elle n'est que discontinuités, ruptures, aléas, la continuité émergeant seulement entre deux ruptures, deux « événements » [1907 : fin des rebellions ; 1923-1925 : fin des réformes et de la chance d'une décolonisation douce et du courant réformiste ; 1930 : crise économique, révolte paysanne ou sociale, émergence d'un nationalisme révolutionnaire ; 1939-1945 : la grande rupture décisive « vichyssoise » d'avec la France métropolitaine ; 1945-1954 : décolonisation tragique et guerres nationales, révolutionnaires ; etc. Car ça continue]. De même pourrait-on aisément définir les « continuités » [1885-1906 : établissement de la plus Grande France d'Asie (concept qui prendra toute son importance dans le façonnement de notre Mythe) ; 1907-1923 : l'occidentalisation par la modernité française ; 1925-30 : « l'Indochine au travail » ; 1930-1940 : la montée des élites nationales ; 1940-45 : Ré-émergence des forces de la tradition, etc.] jusqu'à Diên Biên Phu en 1954, la Conférence de Genève récemment exposée par l'un de vos distingués membres, M. Ha Vinh Phuong (7), le retrait des troupes françaises du Viêtnam en septembre 1954.

#### La littérature-documents

Pour l'avancée de notre thématique – le Mythe ! - une question fondamentale alors se pose : quelle littérature, des lettres ou des sciences, traduit le mieux, en sa continuité, en ses ruptures, cette histoire coloniale d'une « France d'Asie » (en corrélation étroite avec notre Mythe) ou de cette Indochine française redevenue asiatique ? Réponse avancée : ni les unes, ni les autres, sinon imparfaitement, sinon partiellement, de manière oblique, à leur périphérie, à leurs marges. Car souvent, dans l'entre-deux-événements, il se trouve des écrits scientifiques, lesquels, confrontés aux réalités, au hasard, à la contingence, s'essaient de les comprendre autant que de les connaître. Renversement typique de la démarche du scientifique qui verse dans l'interprétation, et faute de maîtriser son savoir, l'homme de rigueur se mue alors en *auteur* de son écrit. Georges Groslier, un des premiers archéologues d'Angkor, devient le romancier de son Cambodge natal. Auguste Pavie l'explorateur, si soucieux et tatillon de précision dans son recueil des informations auprès des populations indochinoises, il les a toutes connues, parlé, pour deux d'entre elles, leurs langues (lao et khmère), Pavie ne peut résister à raconter les étranges et merveilleux « Contes du Cambodge » (8) et parvient à saisir dans ses profondeurs ophidiennes, l'esprit des Khmèrs au cœur de leurs grands mythes. D'autres noms apparaissent : le romancier Albert de Pourville (9) se mue en historien de « l'Annam sanglant » (1898) ; le médecin-témoin Charles-Edouard Hocquard (10), qui a accompagné de janvier 1884 à avril 1886, le corps expéditionnaire au Tonkin, nous a laissé un récit de campagne agrémenté de ses propres photos du Viêt Nam – digne d'être classé dans le genre « inclassable », car il est tour à tour littéraire par la haute tenue de l'expression et sa part de rêve, scientifique en ce qu'il est de réelle portée ethnographique, le regard de Hocquard étant celui du clinicien. Dès cette époque la tentation de l'écriture se conjugue au besoin de connaître, et cela donne des « auteurs »- romanciers, -ethnographes, -historiens ou autres. Ils se veulent « auteur » d'œuvre dont ils n'ont que faire du genre qui la définit. A leur endroit, j'ai parlé de « *profil segalenien* », Victor Segalen (1878-1919), lui-même auteur d'une œuvre (11) qu'on ne cesse depuis ces vingt dernières années de découvrir et re-découvrir, et composée d'écrits scientifique – « Chine, la grande statuaire » ; poétique – « Stèles » ou romanesque – « René Leys » ; de témoignage – « Journal des Îles » ou « l'Hommage à Gauguin », à elle-seule, cette dernière étude rassemblant tous les genres.

Et quoi de plus naturel que cette confusion des genres pour un esprit libre ! Car il est des écrits littéraires portés par l'imagination que le réel tarade, dont les auteurs-écrivains confrontés aux problèmes, aux maux et révoltes des hommes, cèdent à la tentation du « témoignage », du discours vrai d'une réalité qui les force à sortir d'eux-mêmes, à préférer le fond à la forme, le vécu aux rêves. Tous ces écrits et publications, inclassables, peu catégorisables, relativement dégagés de toute institution contraignante dans ses normes et rituels, finissent, le temps s'écoulant, par s'entasser, se multiplier, exister en fin de compte, se constituant en littérature, la troisième de notre *Corpus*, que nous qualifierons, faute de mieux, de littératures-documents. Ou littérature-du-réel. Ou littérature d'histoire.

Destinée prodigieuse que la sienne ! Si étudiée et commentée ces deux dernières décennies par nos étudiants et chercheurs (12) en formation doctorale, dès l'instant où elle existe en partie ou en quasi totalité – c'est le cas des fonds documentaires de Paris, de Bordeaux, de Poitiers, d'Aix, et de Nice-Sophia Antipolis, et j'en oublie d'autres, cette littérature suscite un vif intérêt auprès des littéraires, des historiens, des anthropologues. Les écrits qui la composent – récits de voyage, d'exploration (13), récits militaires voire parfois missiologiques, articles dans les revues et journaux, essais multiples de protestation, de témoignage, d'engagement en faveur ou contre la colonisation, le colonialisme, plus tard contre ou pour la guerre d'Indochine mais tentatives d'écrire plus que ce que ne peut dire l'étude scientifique, besoin surtout de la transgresser, ni les thèmes, ni les circonstances ne manquent à ces écrivains pour *produire de l'Indochine*, dans son ensemble et dans ses parties, cela, dès les premiers temps de l'installation des Français dans leur colonie d'Asie jusqu'à la fin ... qui semble ne jamais finir, ici et maintenant, et ce en dépit d'un fléchissement actuel observé.

Émerge aujourd'hui de ce volumineux ensemble – pendant que la littérature dite coloniale (14) s'affaisse et décline irréversiblement – laisserait-elle de profondes traces dans une littérature toute baignée encore d'exotisme mémoriel et de nostalgie – dans sa version éculée de « Rêve d'Asie » (15) (notre Mythe en porte toute vive la marque), cette littérature-documents se nourrit d'elle-même dans le traitement que nos chercheurs lui font subir, de l'apport de ses éminents écrivains : Jules Boissière, Pierre Loti, le chroniqueur du *Figaro* dans les années 1880 et aussi le rédacteur du « Pèlerin d'Angkor » (16), Paul Doumer dont son *Indochine* (1906) reste, pour des raisons plus politiques que littéraires un ouvrage de référence... à une Maçonnerie – il appartenait au Grand Orient de France, active, sortie de ses « Ateliers » pour construire le Temple d'une France d'Outre-mer (17) dont notre Mythe est porteur du moins dans la première phase de sa genèse.

Puis de 1919 à 1940, période où la France républicaine semble s'installer définitivement en Indochine, où notre Extrême-Orientalisme connaît son *Age d'or* \*où notre littératures-lettres, confrontée à la rigueur d'expertise du savoir orientaliste, édifie, autour de ses écoles littéraires (voir l'ouvrage de B. Hue, *opus cité*) sa parade institutionnelle et idéologique, apparaissent, émergent les grands témoins qui sont tout autant de grands écrivains : André Malraux lance sa revue « Indochine », témoigne, annonce une Asie, une « Indochine enchaînée » et révoltée qui fourbit ses armes à l'ombre des idéologies nationaliste et communiste, en appelle à la construction de ce « *Mythe cohérent* », de ce dialogue des cultures que représente pour lui l'Indochine, cette terre porteuse de l'esprit français d'une « Synthèse » à construire entre l'Occident et l'Asie (18). Confronté à Henri Massis dont il met à nu la pensée toute de fermeture opposée à son soi-disant « Asiatisme », Malraux écrit, dans « une Jeunesse européenne » (La Tentation de l'Occident) : « *Un monde nouveau, tout à coup proposé aux hommes d'une époque par un ensemble de causes historiques, ne se réduit ni par le choix ni par l'affirmation, ni par l'étiquette : dangereux. Il se réduit, si je puis dire, par la connaissance de son algèbre. La pensée européenne, dans le domaine de l'esprit, s'est toujours exprimée par la création de systèmes, c'est-à-dire d'allégories, de mythes cohérents. Elle travaille aujourd'hui à en construire un nouveau* (nous soulignons).

---

\*Tapuscrit-Dinan

« Mythe cohérent », telle est notre première source d'inspiration. Si Malraux possède le génie de la formule, que le temps confirmera ou infirmera, en voilà une qui n'eut d'autre effet, sur le champ, que d'obscurcir davantage l'esprit de Massis (l'Asiatisme, voilà le danger !) et de tous ceux, nombreux, qui y adhéreront. Pourtant, elle ouvre à notre esprit une « voie royale », elle anticipe dans l'immédiat sur les écrits qui suivront ; à moyen terme, sur toute fermeture au dialogue des civilisations souhaité ; à long terme sur ce qu'il adviendra de l'Indochine des Français, cet « Ensemble des ensembles », cette terre d'Asie quittée qui continûment les habite, telle en eux-mêmes, dans l'histoire, la recherche de leur vérité. Et en dépôt dans leur âme, tous les regrets induits et éternels.

Observé de notre promontoire français de l'an 2000, et sept décennies écoulées après que Malraux eut prophétiquement annoncé que « *tout fascisme qui échoue appelle son communisme* » (est-ce à dire que tout communisme qui faillit commande la « revenue » du capitalisme ?) ; après qu'il eut déclaré ne pas pouvoir « *concevoir qu'un Annamite courageux soit autre chose qu'un révolutionnaire* », à son insu sans doute, il ouvrait la voie, pour une partie du moins de la France, à une révision déchirante des assises intellectuelles, morales, politiques de son Empire colonial. De cette prétention bien française à préparer pour ses colonies leur avenir. Dès l'époque indochinoise de Malraux, un peu après avec Léon Werth dans sa « *Cochinchine* » (19), et à peine plus tard avec d'autres, commencent à s'opposer rudement les deux France(s), les deux idées qu'elles se font de l'idéal républicain, - porteur lui-même de son idéal d'universalité et de la colonisation.

C'est tout le fond de la querelle qui oppose, entre 1929 et 1935 Octave Homberg (20) à Félicien Challaye (21), autrement dit un tenant de la droite conservatrice et colonialiste et le représentant d'une gauche radicale dont les propos anticolonialistes tenus, par leur vigueur, le situent déjà dans la mouvance révolutionnaire. Ce qu'ils pensaient de la colonisation ? Pour le premier, qu'elle était avant tout, pour la France, une « école d'énergie » symbolisée par René Caillé l'Africain qui découvrit une parcelle de ce continent ; une école de « générosité » par le Père de Foucauld ; « d'esprit de Conquête » (Faidherbe et Gallieni) et achevait Homberg, assez mystérieusement, quand le doute subsisterait encore, « *restait la colonie comme remède au malaise alsacien* ». A quoi Challaye répliquait, six ans plus tard que « *née de la guerre, la colonisation participe au caractère criminel et monstrueusement stupide de la guerre elle-même. Le régime colonial n'est qu'une autre forme de la guerre.* » Puis il cite, adaptés à l'Indochine, ces propos devenus célèbres de cet écrivain irlandais-grec naturalisé japonais, Lafcadio Hearn : « *Les cannibales de la colonisation sont plus cruels que les cannibales de la barbarie : ils exigent plus de chair.* »

Tournant politique et renouvellement des écrits d'une littérature-documents jusqu'ici dominée par des récits de voyage, des reportages, des enquêtes militaires, lesquelles, menées sur les Hauts-Plateaux du Nord et du Centre de l'Indochine, se succèdent sans désenchaner, des essais et études de compréhension d'une colonisation installée dans ses meubles laotiens, cambodgiens, vietnamiens. La manière dont O. Homberg compose son ouvrage – sur des récits de vie, à l'image d'une littérature missiologique privilégiant ses « saints », tranche totalement sur les « Les souvenirs... » de F. Challaye, prenant appui pour l'essentiel sur un regroupement de témoignages dont le sujet porte sur les colonisés : de L. Werth ; de Luc Durtain (22), « Dieux blancs, hommes jaunes » ; de Louis Roubaud (23), « Viêt Nam, la tragédie indochinoise » ; de Georges Garros (24), « Forceries humaines (l'Indochine litigieuse) » ; d'Andrée Viollis (25), « Indochine, S.O.S. », livre préfacé par A. Malraux... Et d'autres auxquels il conviendrait de ne pas omettre Roland Dorgelès (26), dans son surprenant « Sur la route mandarine ». Nous reprendrons plus loin cette littérature-documents qui, non seulement n'a pas achevé son parcours, elle n'en est qu'à ses débuts, mais qui marquera de son sceau idéologique le *Corpus* tout entier dans sa phase finale de « mythification » de l'Indochine.

Dans l'immédiat des années 1930-40, tous ouvrages que le temps a consacrés en grands « Classiques du témoignage d'Indochine », attestent la réalité « existentielle » d'une Indochine colonisée, exploitée, humiliée ; d'une Indochine des peuples au travail, celle des coolies, des hommes de bât, des paysans, des ouvriers ; d'une Indochine de la souffrance, de la misère, de la sueur et du sang, et par comparaison ou contraste, de ce point de vue la littérature-lettres avec ses « rêves ou rêveries d'Asie », son « objet poétique », sa « nostalgie », son « exotisme opiacé », son « mal jaune », ses « boys et boyesses », et tant d'autres niaiseries du même acabit, ses songes creux enfin d'un Paradis d'Asie vidé de tout influx, ces lettres coloniales (c'est de cela seul qu'il est question) manquent de toute retenue, marquent tant d'impudeur que nous nous étonnons encore, que mille fois ressassées, étudiées, commentées, ces thématiques du souvenir colonialiste obsèdent nos littéraires d'aujourd'hui, universitaires ou écrivains confondus. En déduirait-on qu'elles sont sans importance ? Nullement et ce serait commettre une erreur grave que de le croire ... sous réserve de la rapporter à l'ensemble du *Corpus*, partant à notre Mythe. Elles apparaissent alors pour ce qu'elles sont et c'est beaucoup : l'expression forte et plurielle d'une *idéologie de la possession*, d'une société européenne dite coloniale, laquelle évolue en parallèle à une *histoire de la dépossession* d'un Espace que ses romanciers, particulièrement ses poètes ont révélé : la nature indochinoise. Cette fameuse « apostrophe » Segalienne du « Milieu », ils l'ont ressentie si fortement que ces enfants et petits-enfants de « Conquistadors » en ont subi le joug, l'attrait, la fascination. Ils en ont été transformés parce que sans cesse, vers la fin de leur histoire, ils ont connu la « Tentation » enivrante d'appartenance - corps et âme – à l'Orient asiatique, désir d'une Asie de France et non plus d'une France d'Asie. C'est cet « exotisme exacerbé et inversé » [du choc en retour] qui, selon nous, fait l'objet des travaux les plus porteurs de nos meilleurs littéraires dans ce domaine : B. Hue, Marc Gontard (27) et Jean-Marc Moura (28), etc.

Dans sa corrélation avec notre Mythe, d'une Indochine représentative de notre universalité, si les lettres en constituent le *symptôme* et le substrat, les sciences le *surplomb* et la *voûte faîtière*, la littérature des témoins – civils, militaires et missionnaires, hors de leurs institutions ou malgré elles, pourrait revendiquer le droit d'en être *l'esprit*. Mais lequel ? La réponse pour nous ne fait aucun doute : c'est *l'esprit de l'histoire*. De même qu'est historique notre Mythe. Toutefois un correctif s'impose : cette histoire est revisitée, médiatisée, corrigée par l'Anthropologie pour cette raison que l'Indochine de nos investigations n'est ni pensée, encore moins rêvée, elle se pose contradictoirement comme existentielle et imaginée nous renvoyant à l'opposition Segalienne (29) du Tigre et du Dragon se disputant... l'Etre « qui reste fièrement inconnu ». Plus communément nous dirions que notre construction du Mythe est conduite par une anthropologie historique, tant dans sa phase initiale que terminale par une anthropologie historique et politique.

## DU PROCESSUS HISTORIQUE DE MYTHIFICATION

Mesdames et Messieurs les Académiciens, avant d'entrer dans ce « processus », d'ultimes vérifications de tout ordre s'imposent. Certes l'Indochine se signale par son *Corpus* mais rassemble-t-il, les exceptions mises à part (voir la note 3), tous les livres ? Maintenant que le *Corpus* existe, quelles sont ses caractéristiques essentielles et ses modalités d'analyse en vue de son exploitation historique et anthropologique ? Enfin, *last but not least*, ce mythe est-il réservé seulement à une élite que le temps reproduit telle et autre, et d'abord existe-t-il dans la durée des mythes qui ne seraient pas populaires ? Des explications complémentaires se révèlent nécessaires.

Dans une troisième et dernière partie nous avancerons notre réflexion jusqu'à son terme non sans avoir repris nos définitions jusqu'ici consacrées au « mythe cohérent » ou à « l'allégorie » en référence à Malraux ; non sans avoir également, puisque cette étude se donne pour être une thèse, mis en place notre épistémologie, notre *méthodologie* étant assurée par le *Corpus* qui en fait partie intégrante.

### LES ADDITIFS AU CORPUS

Il n'étonnerait personne, Mesdames, Messieurs, que je qualifie ce *Corpus* d'être partiellement incomplet. Il suffit qu'il le soit, même d'un peu, pour que sa validation en devienne problématique et que soit mal éclairé le procès en mythification que je propose de conduire. Que lui manque-t-il ? Ceci : des ouvrages de référence et d'usage que nous proposons d'appeler « référentiels et usuels ». Or la littérature francophone d'Indochine – et d'Asie en recèle quelques uns dont l'absence d'usage reviendrait à manquer à cet objectif de rigueur inhérente à toute bibliographie, raison de plus à l'établissement de tout corpus. Un moment, nous avons pensé y introduire une quatrième catégorie. C'eût été les réduire à n'être placés qu'au même niveau des trois autres, alors que, à l'évidence, ils les traversent et sans doute ils les surplombent. D'où cette proposition simple de les inscrire, en en-tête de chacune des trois littératures, sous la rubrique indiquée de : référentiels et usuels. Pour que vous en ayez une idée précise, et à l'aide de quelques exemples, cela pourrait donner ce qui suit :

En un : sous la littérature-lettres, nous pourrions ajouter en « référentiels » tout livre du type du « Kim Van Kiêu » de Nguyễn Du (18<sup>ème</sup> siècle) dans sa *traduction française* du *Nôm* (caractères vietnamiens) puis du *Quốc Ngu* (écriture romanisée), par Nguyễn Khắc Viện ou Paul Schneider. Il en serait de même des traductions en français du sanskrit des *inscriptions d'Angkor* par Georges Coedes et Bernard-Philippe Groslier. Pour ce qui des « usuels » s'impose le fameux dictionnaire « franco-annamite » de J.-L. Génibrel réalisé à Saigon en 1898. En deux : il conviendrait pour les sciences, que cette littérature n'oublie pas en « référentiels ou usuels », tout ce qui a été produit hors de l'EFEO et de toutes institutions similaires, la collection complète du « Bulletin des Amis du Vieux-Hué » - BAVH, entre 1914 et 1944 ; le Bulletin de la Société des Etudes Indochinoises – BSEI - à Saigon ainsi que d'autres revues telles que « Indochine » (1940-9 mars 1945) puis « France-Asie » née dans les années 1949- 1950 et créée par René de Berval. Il serait de première urgence d'y intégrer, mais cela peut-être va de soi, les *grandes traductions* d'Abel des Michels des *Annales Impériales de l'Annam* entre 1889 et 1894... En trois : il faudra enrichir la littérature-documents de tout... texte de type institutionnel, juridique et judiciaire, coutumiers et autres édits, proclamations et autres exhortes, tous reflets du monde réel, vécu, car un mythe s'il se nourrit essentiellement de « codes », ne s'accomplit réellement, ne se signale vraiment qu'au travers de la saisie du monde réel. Exemple de document qui pourrait répondre à cette exigence : Phan Kè Binh, Viêt-Nam Phuong-Tuc (Mœurs et coutumes des Viêt-Nam), dans sa *version française* de Nicole Louis-Hénard, Paris, EFEO, 1975. Répétons : l'Indochine est d'abord « existentielle » avant que d'être imaginaire !

#### *CARACTÉRISTIQUES ESSENTIELLES DU CORPUS*

Cette Somme de discours français, tous ces « Dits et écrits » aurait précisé Michel Foucault (30) présentent, par delà leur diversité et des critères distinctifs de leur genre, des traits spécifiquement français et... indochinois.

#### Une géographie exotique et domaniale

Avant toute chose, ils expriment en l'investissant, en l'explorant, en le pénétrant un espace géographique, [géo-climatique de l'Asie des Moussons et des Tropiques], et leurs auteurs, dans le prolongement des études de Vidal de la Blache, humanisent cette géographie, restant fidèles en cela à la définition qu'en donne Malte-Brun, d'appartenance à deux mondes : Inde et Chine. Aucune littérature ne néglige ni ne renie ce « basique », chacune l'augmentant de sa démarche propre. Telle est la réalité physique et asiatique du Mythe : c'est bien le « Milieu qui l'apostrophe ». D'où son incontournable *dimension exotique* – de la sensation. De là, et c'est important, son *caractère domaniale*, en vigueur tout particulièrement dans sa partie *lettres*. Les *sciences*, toutefois, ne sont pas en reste : fiers de leurs succès, de leur Extrême-Orientalisme, assurés de contribuer au *Prestige* de la colonie comme à la grandeur de la science française, nos orientalistes affichent une superbe qui confine, par instants, à la suffisance. Les lieux dits de Hanoi, Hué, Phnom-Penh (célèbre par son Institut du Pâli), Angkor, Luong-Prabang (Centre du bouddhisme et de ses arts), Dalat (pour les études géographiques) relèvent de leurs domaines, autant de bases de départ d'expansion de leurs recherches, reconnues pour la validité de leurs méthodes (linguistique comparative et généalogique, association épigraphie-archéologie pour faire « parler les pierres d'Angkor », techniques des fouilles mises au point, dans le domaine chinois, par Edouard de Chavannes, etc.), la sûreté de leurs expertises, toutes qualités de savants qui s'exportent loin vers Tokyo, la Chine, la Birmanie, la Thaïlande, et retour vers l'Inde.

#### L'Histoire des histoires

Vient ensuite le temps – celui de l’Histoire de la France en Indochine *et réciproquement*, des histoires – des Français au Viêt Nam, au Cambodge, au Laos. Puis d’une histoire, celle du façonnement du Mythe – hors du temps politique de la colonisation. Le recul aidant, toujours de notre promontoire de l’an 2000, nous sommes surpris de voir combien le *Corpus* renvoie à un phénomène d’historicisation maintes fois affirmé dans son souci permanent de périodicité, de thématiser, de catégoriser, de diviser, subdiviser voire parcelliser suggérant l’idée (ou le sentiment) - soit de traduire son rapport à la réalité de l’événement (du terrain également), - soit au contraire de s’en démarquer au principe que toute vraie connaissance n’est jamais seulement factuelle. Ceci nous fait-il comprendre toutes ces recensions, ces bilans que multiplient avec une relative régularité les tenants de ces littératures et qui constituent une des spécificités de ce *Corpus* ? Le tout dernier en date celui placé sous la direction de l’historien Alain Ruscio (31). N’insistons pas, il y aurait tant à dire, tant d’exemples à montrer, tant de preuves à apporter, excepté ce « bilan » curieux, établi en fin d’Indochine française, à Hanoi en 1952 par Ferréol de Ferry (32), directeur des Archives et Bibliothèques du Haut Commissariat de France à Hanoi, dont nous avons appris avec émotion, que toujours actif, il appartenait à votre Académie. Que dit Ferréol de Ferry, au terme de son bilan de « Trois cents ans de livres français » ceci : qu’il a « *essayé d’évoquer l’image que les Français se sont faite de l’Asie depuis le Père de Rhodes pour connaître ces pays qui jouent un rôle de plus en plus grand dans la vie de chacun de nous.* » ? Déjà l’amorce d’une représentation française de l’Asie anticipant sur celle mythique de la nôtre. Mais le meilleur est à venir : à son insu ou en conscience, Ferréol de Ferry introduit un vrai problème de datation ; d’autre part une sérieuse question se rapportant à l’objet de notre Mythe. Il y aurait donc, selon notre Académicien, d’une importance réelle, une littérature française d’Asie d’avant l’Indochine, en surplomb pour ainsi dire de la nôtre, présentement étudiée, dont l’objet passe largement l’Indochine et comme nous savons que cette même littérature se poursuit bien au-delà de sa phase coloniale, nous sommes en droit de nous demander, sans apporter cependant de réponse, si notre Mythe ne nous voile pas une « vision » plus élargie de nos compatriotes de (ou pour) l’Asie ? Hier cette fascination de l’Inde [revisitez la « Campagne d’Egypte » de Napoléon \*], aujourd’hui de la Chine, entre hier et aujourd’hui de l’Indo-Chine !...

#### Une passion française du savoir

---

\* Tapuscrit-Empire : texte de 37 pages et de 98 000 caractères portant le titre « Les orientes de Napoléon 1<sup>er</sup> », in Actes du Colloque de Fréjus de 2003 consacré au thème de : « L’Empire et le monde », pour parution en 2005, aux éditions Lavauzelle.

Une troisième caractéristique, à forte teneur symbolique, retient notre attention bien qu'il nous faille avouer éprouver des difficultés à la définir. Il n'empêche qu'elle existe, réelle, prenante, surprenante. C'est pour la mettre en exergue que nous déroulons dans un ordre relativement évolutif ces spécificités que nous tentons d'enchaîner parce qu'elles s'enchaînent assurément. L'Indochine fut une *passion française*... dont les disputes vives se manifestent presque toujours, de quelque biais qu'on l'approche, autour d'une commune thématique : la connaissance du pays et de l'autre, subsidiairement du bilan de la colonisation. Mais cette passion fut tardive et principalement centrée sur le Viêt-Nam. Chacune des trois littératures, sur des registres différents du *Savoir*, en a sa part et le *Corpus* l'a tout entier. L'image du lit – d'Indochine où coucheraient ses trois écrivains, illustre bien ce fait : ils dorment ensemble mais rêvent différemment de leur Extrême-Asie. Ce qui les cimente, c'est « *Notre Indochine* », chacun d'eux se l'approprie, se la possède, en détenteur d'une vérité qu'il ne saurait entièrement vouloir partager. Et le premier à la défendre comme telle, est le scientifique qui affirme du savoir d'Indochine en avoir moins le monopole que l'exclusivité du « discours vrai »\*, prétention que revendique chacun de ses confrères.

Du haut de ce « discours vrai » énoncé de Hanoi siège de l'EFEO ; de Phnom-Penh ou de Vientiane par ses Instituts bouddhiques ou linguistiques ; de Siemréap et des sites d'Angkor dont il assure, - directement placé sous le contrôle de l'Etat français à Paris, du Musée Guimet, fréquemment du Collège de France et même de l'Académie française (présence de René Grousset), la restauration, naturellement, scientifique ; de ses sociétés satellites d'érudition telles à Saigon, la Société des Etudes Indochinoises ou à Hué, celle productrice du BAVH, etc., des hauteurs donc de la connaissance, de sa « tour d'ivoire » dénoncent ses adversaires colonialistes, notre orientaliste se positionne, superbe, découvreur unique de cette *Terra incognita* que constitue l'Extrême-Orient de ses études, publications, congrès, symposiums et autres colloques internationaux. La suite se devine aisément : chaque France littéraire y va de sa vérité, de ses écoles, de ses publications, de ses oppositions, de ses prétentions à rendre compte, sur le terrain que, en tout logique, elle « connaît mieux » (que les autres), du vécu, du sien évidemment, sur la terre ferme ou dans le cœur souterrain des âmes. Dans cette grande sphère de l'écriture, doublée d'une autre plus réduite de l'iconographie (importance de la photographie indochinoise) (33), est renvoyée en France en direction des lieux du pouvoir comme dans les milieux artistiques, l'image moins de la profusion, autrement dit de la vie, que de la grandeur et cette dernière à son tour commande, tente du moins de le faire, d'inscrire dans les esprits de cette « Grande France d'Asie » l'idéologie quasi aristocratique, d'évidence peu républicaine, du Prestige (34). A ce stade de notre exposé où la symbolique pèse à proportion de notre avancée dans le processus de mythification, la tentation est grande de doter l'Indochine d'un peuple mythique. Enhardissons-nous, osons : aux Vietnamiens, Laotiens (ou Lao), Cambodgiens qui composent l'Indochine, il convient d'ajouter, symboliquement ou non, avec humour ou sans, en réalité ou en vérité, pour du bon ou pour du faux, *un quatrième peuple* : les Français.

### Le tripartisme littéraire

---

\* Tapuscrit-Dinan

D'en rester là, nous ne serions pas complet. Nous aurions manqué à l'énoncé d'une dernière caractéristique, en contradiction semble-t-il avec la précédente. Ce *Corpus*, constitué sur la base d'une *littéaturalisation forcenée*, nous venons de l'observer, concentré sur ses discours de vérité, le voilà qui, à partir d'une certaine période – 1930 ? 1940 ? avec certitude après 1945, se dilate, se redéploie, se renouvelle, annonce les temps nouveaux et à venir ; se transforme, mue, se métamorphose, pour accoucher d'une Indochine, de la révolte non plus de la grandeur ; de la révolution non plus de la tradition, de l'Indochine non plus française mais des nationalités recouvrées et rendues à ses peuples.

Comment définir cette nouvelle spécificité qui traverse le *Corpus* tout entier ? Nous ne voyons pas d'autre qualificatif que de dire que l'Indochine n'hésite plus à afficher – plus frontalement que dans son imbrication, son tripartisme littéraire. En 1940, la rupture d'avec la France métropolitaine, du fait de l'occupation allemande et de la guerre, la surenchère nationaliste des agents japonais de la *Kampeitai* [équivalent de la Gestapo nazi], nouveaux maîtres de la Péninsule indochinoise, la présence au poste de commandement de la colonie d'un amiral-gouverneur, Jean Decoux (35), gagné à la cause, par volonté ou nécessité, (ou les deux à la fois), d'une certaine autonomie indochinoise, d'autres raisons probablement plus idéologiques, créent les conditions d'un contexte de renouvellement des hommes et des idées. De l'avènement d'une nouvelle modernité.

Phase historique capitale que traverse la France d'Asie et annonciatrice du *passage* d'une France d'Empire à une France de l'Union française. C'est l'Amiral lui-même, autant dire le politique, qui en appelle au rassemblement de tous les écrivains d'Indochine, au motif principal qu'il n'est plus temps pour les scientifiques de s'abriter dans « leur tour d'ivoire » ; pour les lettres coloniales d'appréhender mieux le réel d'une Asie de France qu'ils se doivent de défendre en l'expliquant ou en la faisant vivre ; pour les journalistes et autres éditorialistes de se mobiliser... Que dans ce dispositif porté par la propagande vichyssoise, revue et corrigée au sein du gouvernorat de Decoux, par une censure qui canalise dans le « bons sens » tous ces écrits, croire qu'il n'y ait eu place que pour l'idéologie, serait une erreur. La lecture attentive de la revue hebdomadaire « Indochine », lancée à cet effet dès 1940 (le 9 mars 1945 y mettant un terme), montre que l'appel fut entendu mais que ses articles comme ses auteurs sont parvenus à maintenir une certaine marge de liberté d'expression... du fait même de la présence de ce « Front des littératures ». Par conséquent « Indochine » est la première revue de la colonie française à avoir, systematiquement, de manière relativement équilibrée, fait appel à tous nos littérateurs.

Or ce fait – d'une littérature rassemblée sans que pour autant disparaissent les frontières disciplinaires, encore que pour le lecteur, elles puissent se croiser, se corrélent, se compléter, induire en sorte un multi-savoir, un savoir intra-littéraire, ce fait est passé à peu près inaperçu, n'a pas été suffisamment relevé comme il méritait de l'être. Ce qui a surtout prévalu chez nos spécialistes de littérature coloniale ou exotique, c'est la présence en son sein d'écrivains nationaux d'Indochine, à savoir l'existence aux côtés d'une littérature française, d'une francophonie littéraire d'Asie. Tel était également un autre objectif du Gouvernorat Decoux, lequel, dans le ton paternaliste de l'époque, souhaitait que « l'Indochine rassemblât ses enfants » [sous-entendu qu'ils la défendent ou l'expliquent le mieux possible aux autres].

Le pli dès lors était pris : ce qui pouvait passer pour conjoncturel, perdura, se prolongea, essentiellement (36) dans le cadre des revues qui succéderont à « Indochine » : dès 1949 « France-Asie » de René de Berval s'impose un objectif : « le dialogue des cultures », de recherche d'une synthèse entre France et Asie (l'Indochine n'est pas seulement concernée, sont également appelés à dialoguer : le Japon, la Chine [quelle Chine ?... les deux], la Thaïlande et d'autres pays de l'Asie du Sud-Est sans oublier la place faite aux Ethnies minoritaires ou nationales qui constituent la richesse humaine, la diversité culturelle de l'Extrême-Orient). Et toujours l'appel se fait au nom et en application de cette tri-littérarité !

Suivront, sous des formats différents et des plus exotiques au point qu'elles paraissent datées du 19<sup>ème</sup> siècle (voir *l'Illustration*), hebdomadaires ou mensuels, à Saigon ou à Hanoi, les revues *Sud-Est*, puis à partir de 1950, *Sud-Est asiatique*, en 1951, *Indochine-Sud-Est asiatique*, à Phnom-Penh *la Vérité* etc. La plupart d'entre elles – certes toutes gagnées à une cause : le maintien de la présence française en Extrême-Orient mais il est vrai qu'elle est défendue, à la fin, plus mollement, c'est le cas de *la Vérité* qui soutiendra en 1952-53 les positions d'indépendance de Norodom Sihanouk -, toutes ces publications se distinguent par une réelle qualité d'expression, plus encore de connaissance, de pertinence faite d'impertinence dans l'analyse à l'encontre d'un certain « colonialisme de papa », le tout porté par une iconographie riche en photos de reporters-photographes qui constitueront une génération aux talents et courage exceptionnels, durant les deux guerres d'Indochine [1947-1954 ; 1963-1974]. Enfin touchant à l'opinion française, lorsque surviennent les événements de la première guerre d'Indochine, s'observe un découplage : la coloniale reste assez correctement informée sur ce qui se déroule à sa proximité, la métropolitaine sombre en revanche et jusqu'en 1952 dans une totale ignorance. Un vrai « trou noir » de la connaissance, ce qui surprendra plus d'un observateur du monde politique et scientifique. Quoi, la France qui se flattait de ne rien ignorer de « son » Indochine, la voilà qui la découvre nationaliste, communiste, en opposition violente à sa présence ! Ce déficit de connaissance, comment l'expliquer ? Tel est le constat d'un ouvrage rédigé dans les années 1949-50 par Roger Lévy (37) qui se désole d'apprendre auprès des correspondants étrangers ce que les Français ignorent : « *Disposons-nous vraiment de sources surabondantes ? On a vite fait de les énumérer : communiqués officiels ; - éditoriaux ; - ouvrages divers. Enfin ces sources, plus précieuses, plus incertaines, les témoignages oraux.... Les livres ? quelques mémoires, rapportés par des soldats de bonne foi, rentrés au foyer, blessés, malades ou meurtris, et qui voulaient encore servir. Des ouvrages, enfin, de vulgarisation ? redites et abrégés sommaires.* » Quant aux débats parlementaires, « *la modestie de leur nombre et de leurs propositions étonne par rapport à l'étendue de l'Indochine, au nombre de morts, au volume des dépenses, à la durée d'une grande guerre.* » Philippe Devillers, notre ami, ici présent, ne disait pas autre chose quand il commença à entreprendre son « Histoire du Viêt Nam » (38) et son mérite est d'autant plus éminent qu'il lui a fallu, sur le terrain et dans des difficultés dont on ne peut plus aujourd'hui se faire une idée même approximative, quérir la précieuse information, aux sources les plus diverses dont celles du *Viêtminh*, l'adversaire.

#### **DE LA POPULARITÉ DE L'INDOCHINE**

De toute cette écriture portée par le réel d'une situation dramatique de guerre et inhumaine, tragique dans ses conséquences, et à l'issue de laquelle l'Indochine des Français va officiellement et concrètement disparaître, de ces écrits survit une idée-force : le changement radical des données du savoir et de la création littéraire. Se côtoieront, sur près de deux décennies, deux générations d'écrivains qui vont, *nonens volens*, ouvrir (ou rouvrir) l'Indochine au grand public, d'étendue sociale plus large, plus jeune, *plus engagée* que celui de l'avant seconde guerre mondiale, correspondant davantage une « élite élargie ». Une seule explication suffirait déjà à établir la différence : le changement des médias, l'extension de l'audiovisuel au détriment du scriptural, mais un mythe, s'il existe, ne saurait se développer sur cette argumentation d'apparent bon sens. ; il ne se crée et ne se déploie que par un mouvement de fond qui adhère à la conscience des hommes que par l'inconscient qui le fait naître. Voilà pourquoi, plus que jamais, il est nécessaire de revenir à notre *Corpus*.

De la connaissance à l'ignorance d'Indochine

Changement radical avons-nous écrit ? Assurément mais non rupture. Plutôt rapide passage, transformation vive dans l'enchaînement. Nous allons « lire », voir « écrire », « penser » et même agir deux générations d'écrivains, tous genres littéraires confondus. La première survivante de l'Age d'or\* de notre Extrême-Orientalisme dominée par ces grandes « Figures d'Orientalistes » (39) dont René Grousset a fait l'apologétique lors de la commémoration en Sorbonne du *Cinquantenaire* de la fondation de l'EFEO et ils se nomment dans un ordre chronologique : Pelliot, Maspero, Groslier (le père), Parmentier, Przyluski, Maspero, Goloubew, Foucher, Finot, Coedes, Lévy (Paul), Mus, Gaspardonne, Karpeles (Suzanne), Huard, Durand, etc. Il manque des noms aussi célèbres : Granet le sinologue, un des maîtres-fondateurs avec Marcel Mauss de l'anthropologie française, Stern l'architecte et auteur avec Coedes de la datation définitive d'Angkor Vat et d'Angkor Thom, Groslier le fils et Filliozat l'indianiste qui fut, avec l'ethnologue Leroi-Gourhan, les têtes pensantes (nous dirions aujourd'hui les « Papes ») de notre Orientalisme d'Asie... Tous savants accomplis qui ont bâti plus pacifiquement, - dans le prolongement de l'Epopée militaire menée par les Gallieni, Lyautey, Pennequin, etc. à la fin du 19<sup>ème</sup> siècle, - l'Empire de l'esprit, du savoir et de la connaissance. Au 20<sup>ème</sup> siècle, dans sa première moitié, n'en doutons pas, la « grandeur » de l'Empire se mesure à la leur, celle de leurs études, et la *restauration d'Angkor* en pays cambodgien en représente le plus visible des signes. Autre phénomène remarquable, insuffisamment souligné, encore moins étudié sauf dans des congrès et autres cénacles d'orientalistes, c'est l'idéologie de la connaissance qui préside à leurs travaux ; ils l'affichent, revendiquent « *d'être les héritiers de l'Humanisme de la Renaissance* » Et pour que cela soit clair, ils l'explicitent : « *L'orientaliste qui étudie la vie de tant de peuples sur une étendue de tant de siècles est en voie de transformer plusieurs notions fondamentales de la conscience humaine.* » (Sylvain Lévi). Ce monde d'Asie ? *Une terra incognita*. Son étude ? « *Cette connaissance vaut pour elle-même, comme conscience du réel au même titre que toutes les sciences désintéressées... C'est dès lors offrir à ces peuples les moyens de s'éclairer eux-mêmes, d'apprécier leurs aptitudes, de discerner les causes de leurs prospérités ou de leurs misères, d'envisager les moyens de sauvegarde ou de redressement.* » (Jean Filliozat). Que signifie cet *humanisme* de la Renaissance ? Cela qu'on rejette : l'humanisme *assimilateur* du christianisme et *civilisateur* des « Lumières », donc de notre révolution, partant de notre système colonial ; ceci qu'on accueille : d'une prise de conscience faire émerger de cette Asie, *Terra incognita*, le savoir d'elle-même, de sa propre culture, du point de vue de ses valeurs non pour s'y soumettre mais les amener, par la méthode comparative (exemple : la linguistique comparée ou l'épistémologie comparative) à se distancer de nous – c'est toute la thématique lévi-straussienne des *écarts différentiels*, pour s'en mieux rapprocher dans un authentique dialogue des cultures d'autant plus à égalité qu'elles seront appréciées comme différentes.

---

\* Tapuscrit-Dinan

S'il est cet humanisme qu'il dit, alors notre *Extrême-Orientalisme* ne peut être jamais taxé de colonialisme. De ce point de vue, il s'oppose radicalement aux thèses développées par le chercheur américano-palestinien, Edward K. Saïd (40), en ce que l'orientaliste français a fait éclater dans ses études les cadres assimilateurs et intégrateurs de la pensée occidentale, tout particulièrement française et ce n'est pas sans raison que les colonialistes d'Indochine lui reprocheront de ne pas s'occuper exclusivement de l'Indochine, ni d'initier ses travaux aux sciences de la recherche appliquée, forcément utilitaires. Il est clair qu'au 20<sup>ème</sup> siècle, cet *orientalisme* de l'EFEO, s'inscrit en droite ligne d'une zététique qui part de *l'Esthétique du Divers* de V. Segalen pour aboutir à *l'humanisme différenciateur* de Cl. Lévi-Strauss (41). Il est tout aussi évident, au sortir d'une conflagration mondiale, que sa position en regard d'une Asie – colonisée, en pleine transformation du fait de la colonisation elle-même ne correspond pas à ce qu'elle cherche. D'une Asie qui se ferme, du fond de sa misère, en révolte contre son destin, à tout dialogue. Même l'heure des révoltes suivies de défaites sanglantes est passée, adienne la révolution plutôt que la connaissance.

Parce qu'il est en décalage, en déphasage avec les réalités du monde de 1945-50, les critiques pleuvent, d'horizons les plus divers voire opposés, à l'encontre de cet *Orientalisme* qui n'a pas su voir venir l'événement, et qui a failli à son devoir de connaissance en vue d'une compréhension des réalités humaines et... du présent. C'est ce point crucial – la saisie de l'histoire immédiate, qui désormais sera pris en compte par la seconde génération de nos chercheurs et écrivains postulants potentiels à un *Orientalisme moderne*. Le grand paradigme heuristique de Marc Bloch, de l'auteur « Des rois thaumaturges » (42), partir du présent pour comprendre le passé, la problématique de l'altérité examinée à l'aune d'un contexte historique mondial de bouleversement géostratégique ou de transformation sociale, d'autres thématiques à l'évidence plus culturelles – telles que l'émergence des nationalités allant de pair avec celle de la notion d'identité, à partir de 1947, toutes ces graves questions se posent instruisant d'importants débats auxquels prend une part active, quand il ne les suscite pas le Paris des universités et des grandes écoles ([de l'Ecole Pratique des Hautes Etudes – EPHE qui donnera naissance à une sixième section : l'EHESS dominée déjà par la personnalité de Fernand Braudel [Ecole des Hautes Etudes en Sciences sociales]). Simplifions en disant que le développement des sciences de l'homme, quelque peu négligées par l'EFEO dont le premier ethnologue Paul Lévy ne sera nommé qu'en 1937, favorise en allant dans leur sens une partie des *Orientalistes* de la précédente génération : Marcel Ner, P. Lévy, Louis Caput, Henri Babut, Paul Mus, Emile Gaspardonne, Pierre Huard, Maurice Durand, tous alors taxés de « progressistes », et soutenus par la grande école géographique de Hanoi ou de Dalat, Pierre Gourou, Charles Robequain, etc.

Le trou noir de la connaissance - 1950

La génération sortante ne manque pas en son sein de modernistes dont la plupart d'entre eux, susnommés, assureront une transition maîtrisée. *L'Orientalisme classique* en fera quand même les frais. Jamais plus, il n'exercera ce tutorat scientifique, ce pôle d'excellence, qui fut le sien un demi-siècle environ. Et les beaux, ardents, pathétiques discours du *Cinquantenaire* fêté à Paris et Hanoi, retentiront longtemps dans la mémoire de tous les scientifiques de toutes les disciplines que les *Orientalistes* ont couvertes de leur érudition, tel leur chant du cygne. Place désormais aux « hommes du terrain » de la génération montante – celle de Georges Condominas, auteur de « l'Exotique est quotidien » (43), de Lucien Bernot qui enseignera au Collège de France, de Jacques Dournes, le moine-ethnologue, de Richard Pottier etc., conduite par des « têtes de file » à l'image d'Emile Gaspardonne qui assure au Collège de France un cours sur le grand Lettré Nguyễn Trai dans le Viêt Nam du 15<sup>ème</sup> siècle, ou de Paul Mus lequel, en 1952, à peine formulées les plaintes de Roger Lévy (voir plus haut), publie un retentissant livre « Sociologie d'une guerre » (44), dont les effets sur un public d'intellectuels de plus en plus mobilisés contre la guerre d'Indochine en tant qu'événement avant-coureur d'une décolonisation de l'empire français, seront si profonds que son livre intéressera au moins deux générations d'historiens et de sociologues travaillant sur le Viêt Nam.

Mais le vrai coup de tonnerre, et l'opinion publique métropolitaine en sera secouée, est la publication, toujours en 1952 – année riche, année tournante d'une connaissance autre qu'orientaliste voire classiquement universitaire - de l'ouvrage publié par Le Seuil dans sa collection bien nommée de « *Esprit* – Frontière ouverte » de Philippe Devillers.

Cette première histoire du journaliste du « Monde » le transforme d'emblée en juriste (historien) – ce qu'il deviendra par la suite, institutionnellement parlant. Elle sera suivie d'une série impressionnante d'ouvrages, au demeurant « inclassables » dont ceux de son confrère Jean Lacouture... au parcours pourtant assez différent du sien. Est-ce de l'histoire ? De la politique ? Du journalisme politique ? Faute d'ouvrage classé d'histoire [Jean Chesneaux (45) ne publiera la sienne qu'en 1955] ou de politique, le livre de Ph. Devillers sera le premier livre d'histoire à s'inscrire dans une littérature-sciences, que la guerre avait malmenée. A ce point d'arrivée, nous éprouvons le sentiment fort que toutes les lignes de la connaissance se déplacent, que nos écrivains en quête d'une information toujours rare, se tournent vers le public, lui-même en attente d'une explication, d'un besoin de communication.

La presse ne se contente, ni de devancer, ni de soutenir ou créer l'événement, elle envoie ses journalistes au-devant de l'information, parfois trop loin devant, mais à ce compte seul le journaliste est capable d'écrire une histoire immédiate. Ceux qui, détenteurs de précieuses informations, pourraient rivaliser avec elle, les officiers de l'armée, obstinément, jusqu'à un certain point, respectent les consignes de silence ou de censure. Or si tous les journalistes n'ont ni le talent, ni la chance de Ph. Devillers, il n'empêche qu'il a ouvert une voie où tous s'engouffrent sans mesurer toujours les risques du métier. En cette conjoncture, si nous revenons à nos Revues d'Asie, il se passe en interne de cette presse indochinoise, de cette littérature-documents, ce que nous avons relevé à propos de *l'Orientalisme*. Soit, deux générations qui coexistent, d'écrivains de nos trois littératures, celle d'avant et celle d'après 1940 ou 1945, et apparaissent les nouveaux noms, probablement moins connus de la société coloniale, tels que Jean Lacouture qui publie effectivement en 1952, dans la Revue « Sud-Est » un article fort intéressant sur cinq auteurs vietnamiens représentatifs de cette francophonie littéraire d'Asie, mentionnée plus haut ; tel que Jean Hougron, fort brièvement mais surtout, c'est la présence de Lucien Bodard – un des journalistes les plus censurés au Viêt-Nam -, qui retient notre attention, tant déjà s'impose l'immense talent qui sera le sien. Et cette nouvelle littérature n'est pas sans correspondre à la démarche menée presque en parallèle par *l'Orientalisme moderne* : la réalité est cernée, étudiée, et l'analyse toujours très explicative, interprétative et en arrière-plan une demande, discrètement formulée, d'engagement du lecteur. Plus décisivement : nous relevons la montée en puissance d'une littérature de guerre et il fait peu de doute que l'Etat-Major français, après avoir exercé une censure sans failles à l'encontre des journalistes et photographes – c'est que la guerre devient « psychologique », commence à distiller vers cette presse une première vague d'informations du type « scoop », quand ce ne sont pas les journalistes eux-mêmes qui s'y emploient, ainsi une information de plus en plus fine, non seulement sur les combats ou les combattants mais aussi sur l'idéologie qui les anime : le marxisme de l'adversaire commence à être très étudié de même que Hô Chi Minh et Giap font l'objet d'articles de fond, relativement modérés bien qu'hostiles. A partir de 1952, le travail des journalistes relayé en France, précisément par cette génération des Devillers, Lacouture, Robert Guillain, pour ne nous en tenir qu'au « Monde », parviendra à toucher le public, à l'intéresser à l'Indochine. Dont la popularité de la cause ou de la résistance ira grandissante jusqu'à la fin en 1975.

Et peut-être tenons-nous, là, l'explication du « trou noir de la connaissance ». Dans le même temps où les écrivains du *Corpus* se remettaient en marche, mais en totale rupture voire en conflit avec les écrivains qui les précédaient, et avant que leurs écrits retiennent l'attention du lecteur, existait une sorte de silence, de vide. Ne les reconnaissant pas, on n'en parlait pas. Et R. Lévy pouvait à juste titre s'en plaindre, excepté qu'il ignorait la gestation qui couvait sous ce silence. Existence d'une génération de l'entre-deux « en creux », pareillement au « vide » taoïste dont l'eau remplit le creux-vide-du verre, et - avant que les œuvres naissent, surgissent, tracent une voie renouvelée de la connaissance -, nous ne voyons rien apparaître quand tout bouge sous l'apparence d'immobilité.

L'Indochine et son lectorat

Un Mythe révélé par l'écriture, sur une durée conjoncturelle (« moyenne durée » de F. Braudel) d'un siècle et demi, présuppose l'existence d'un lectorat... fidèle même dans le changement. Quant à savoir le degré de sa popularité, le nombre de lecteurs qui l'ont accompagné tout au long de sa genèse et de ses métamorphoses, ne contribuerait guère à le prouver. Inversement en l'absence de tout lectorat, l'idée même qu'il pût exister un mythe relèverait de la plus farfelue des pensées. Que nos lecteurs comme nos auditeurs se rassurent, Indochine objet d'écriture dispose indéniablement d'un lectorat.

L'argument le plus convaincant possible de son existence est tout entier dans la massivité de ces publications que cette Asie de France a inspirées ou dont elle a été l'objet. Qui peut imaginer nos éditeurs, d'hier et d'aujourd'hui, investir à fonds perdus dans un thème aussi peu commercial ? Seconde raison : ce lectorat, par le tirage de certains ouvrages, peut accéder à la désignation de populaire. Ne pas oublier que l'Indochine a secrété, de Claude Farrère (« Les Civilisés ») à Eric Orsenna (« L'exposition universelle ») en passant par Marguerite Duras (« L'Amant ») quatre voire cinq prix Goncourt. De même ont été « populaires » d'autres auteurs par la quantité de livres vendus : P. Loti, A. Malraux, L. Bodard, J. Hougron, Jean Lartéguy dont le tirage du « Mal jaune » atteint, les années passant, les cinq cent mille. Et n'oublions pas, le plus récent de ces cas, celui d'Hélie de Saint-Marc dont la vente des livres, témoignages ou mémoires, voisinent régulièrement les cent mille exemplaires, etc. Troisième raison enfin, probablement la plus symboliquement porteuse, certains livres tels que « le Pèlerin d'Angkor » de P. Loti, la thématique « Asiate » de Hougron, ou de « Fin d'Empire » d'Orsenna, ou la « Nostalgie indochinoise du guerrier » de Saint-Marc, ou encore récemment autour de « Dien Bien Phu », ou enfin et surtout « le Mal Jaune », ces ouvrages donc ont charrié dans le temps, pour les Français - dans le souvenir ou dans la transmission du souvenir, une série de « représentations » circonstanciées, de « mythes courts », de « sentiments » qu'il ne faut pas confondre avec la notion même du « mythe », mais qui se posent comme nécessaires à son accompagnement, qui signent sa présence sans être, pour autant, assimilés à lui. Je veux parler du Mythe, le nôtre. Une représentation aussi « symbolique » que le « Mal Jaune » qui renvoie à la sensation d'exotisme, au trouble, à son côté maladif, torturant, maléfique (qu'on retrouve chez P. Loti par exemple) est porteur d'une infinité de rêves ou de cauchemars d'Asie. Le « Mal jaune » a développé une véritable « rumeur » (le livre dont on parle) qui est venue réveiller, des années durant, toucher le cœur des « Anciens d'Indo » et faire sourdre en eux un exotisme indochinois et colonial qu'on croyait assoupi.

Exotisme qui associe les sens, la mémoire et la mentalité. Vibrante et tenace sensation que procure cette nature indochinoise, intimement ressentie, peinte, écrite par nos écrivains-poètes [et les peintres] et si, littérairement parlant, il subsiste dans leurs œuvres, de la beauté, de la tendresse ou de l'érotisme, de la sombre mélancolie ou de la jouissive tristesse, bref de la valeur, de la qualité, c'est d'elle, de cette « nuit indochinoise » qu'ils nous parleront encore ; par elle que leur âme fut touchée ; vers elle, dans son en-allée. Sensation. Indissociable de nos représentations d'Indochine, collant à nos pensées, semblablement à ces sangsues si gloutonnes de notre sang. Sans cet exotisme, pas de mythe. Tel est, selon nous, l'apport le plus durable de cette littérature coloniale qui n'a de valeur mythique que d'exprimer « notre » exotisme, mais de grande valeur cognitive que de nous faire saisir, dans toutes ses intimités, dans ses recoins les plus sombres, dans ses idéologies les plus obscures, dans son chagrin et dans sa pitié, ce que fut cette société française d'Indochine.

Derniers commentaires

Pour en finir avec notre public, lectorat ou non, nous estimons importantes les lignes qui suivent pour comprendre et tester, et l'existence et la force du Mythe. Car un Mythe qui s'affaiblit ou bien n'en est pas un véritable, ou bien les conditions qui l'ont suscité et formé n'existent ni ne se renouvellent plus. Ce que nous avons d'essentiel à dire, c'est que derrière cette « Montagne de livres » il y a le devant de la scène occupée, monopolisée, théâtralisée, par toute une série d'acteurs qui « conférencient », colloquent, « séminarisent », commémorent, célèbrent, et pour des motifs les plus futiles ou les plus graves. Notre Indochine est commémorative à souhait, elle l'est par moments outrancièrement, et dans cet excès se signale l'absurde inhérent à tout mythe réel, car si la raison le construit, l'imaginaire le déconstruit pour le reconstruire. Nous vient à l'esprit un exemple récent et vrai : une commémoration des plus tristes celle du *Cinquantenaire* du « Coup de force Japonais du 9 mars 1945 » en Indochine. Elle a lieu à Paris-Banlieue organisée par une Amicale des anciens du 9 mars dont le nombre diminue chaque année. Aussi a-t-elle décidé, l'Amicale, de la célébrer le... 6 mars (un dimanche) et très joyeusement : rassembler les vivants et fêter dans la joie leur survie (du 9 mars). C'est aussi cette dérégulation dont est porteur tout vrai mythe : on s'abstrait de l'histoire en niant l'événement. Le mythe décroche de la réalité par son imaginaire qui n'est rien d'autre qu'une logique retournée. Mais il ne demeure jamais longtemps flottant dans le ciel des abstractions.

**INDOCHINE : SYNTHÈSE D'UN GRAND MYTHE FRANÇAIS**

Ce Mythe ne peut être que français et républicain.

Nous disposons d'un témoignage, plus exactement d'une correspondance – des lettres envoyées par le sergent Delahaut (46) à sa famille et relatant sa « campagne du Tonkin-1885-86-87 ». Elles ont été pieusement conservées puis rassemblées en livre par un de ses descendants qui les a présentées ainsi en quatrième page de couverture : « *Joseph Delahaut aida ses parents ardennais à rentrer les moissons dans leur ferme de Saint-Marcel puis il embarqua sur la « France » pour l'autre bout du monde. Il avait 23 ans. Lui qui n'avait jamais vu la mer, il dut en traverser plusieurs avant d'atteindre les rives de la Cochinchine...* ». Devenu commandant, J. Delahaut devait mourir le 7 mars 1916 dans la Bataille de la Somme. « Porté disparu », car on ne retrouva jamais son corps. Delahaut était un paysan et s'il avait vécu, comme tant d'autres Français, cette parcelle de terre d'Asie conquise, il l'aurait cultivée, mieux il se serait mis à la faire cultiver par d'autres, paysans comme lui mais « indochinois ». Devenu le maître, il se serait enrichi, transformé en propriétaire. Des campagnes à la ville, il y serait venu s'installer, devenant citadin. Il lui aurait fallu une peut-être deux générations pour faire fortune, passer de la rizière à la cité et il aurait gravi dans l'étouffement de la chaleur toutes les marches difficiles de son projet de vie pour s'installer sur son « Balcon du Pacifique » (47), puis ne le quitter momentanément que pour se refaire des forces dans quelque résidence en France, puis y revenir et prendre conscience à Saïgon ou à Hanoï que ses pas l'avaient conduit loin, et la France avec, très loin jusqu'aux limites extrêmes, de cet Extrême-Orient de son Empire. Dans cette Asie où la France n'avait jamais été, elle y résidait, réalisant ainsi, concrètement, son aspiration à l'universalité, ce qu'on désignait alors par l'exception française. Mais un adage valable pour toutes les nations dit « Tant vaut le pays, vaut l'homme ». Alors tant vaut l'Indochine, vaut... le Français. Premier hiatus et début des malentendus. Le sergent français réalise que s'il était le maître, il ne l'était pas à demeure. Que le « Quatrième peuple » qu'il s'imaginait incarner n'était qu'une fiction, à l'instar de ce que cet autre voyageur, Segalen, pensait du Fils du Ciel, de l'Empereur-Un. Toutefois, contrairement à l'Élu du Ciel de Chine, qui y croyait si fort que durant des millénaires il en avait fait accroire au peuple, le sergent Delahaut se perdit dans l'illusion d'une Indochine pour toujours française. Restait à en convaincre les trois autres peuples qui ne crurent jamais à cette fable, le renvoyant continuellement à sa Mer de l'Ouest, d'où il venait, vers quoi il reviendrait.

Cette histoire est plausible à défaut d'être vraie. Elle est narrée, en l'occurrence dans sa version moyenne, ni heureuse, ni malheureuse, dans tous les cas, elle est au départ d'une croyance, ici, vécue de la pointe d'une baïonnette de fusil que le sergent Delahaut, en témoignant certaines lettres, maniait avec dextérité contre des pirates, des maraudeurs, mais aussi contre des soldats-paysans, qui se battaient bien « quand ils étaient bien commandés ». Cette croyance portée par un soldat totalement convaincu d'idéal républicain, car il y avait pire que les pirates asiatiques, « c'étaient les pirates catholiques », pire que les mandarins locaux, « les mandarins catholiques », que ceux-ci se partageaient les meilleures terres, au grand dam du peuple (et du sergent) qui n'en pouvait mais, cette foi est éminemment républicaine et laïque. Il faut bien abrégé cette lecture dont on retiendra en définitive, au fil de la correspondance, qu'il est question moins d'Indochine que de la République en Indochine, en un moment où précisément l'idéal républicain reforge par la Troisième République prenait appui sur des hommes comme Delahaut dont la carrière effectivement rapide, le fut probablement, outre sa valeur de combattant, à la mesure de ses fortes convictions républicaines. Observée ainsi au raz des rizières, de l'autre bout du monde, dans une terre inconnue encore à conquérir, la France républicaine semble s'y être installée, par la force, celle de ses armes et, à lire les exploits du sergent qui n'arrête pas d'occire un nombre impressionnant de pirates, de Chinois, d'Annamites, qui peut en douter ? Mais une force dont l'idéologie qui la propulse reste floue, couverte et recouverte par le bruit des armes, sous les problèmes d'adaptation, de santé car l'opposition à la France est multiforme, insidieuse, etc. Nous sommes loin de la gloire et de la grandeur... portées à la même époque par d'autres : les voyageurs, les explorateurs et... sans doute les premiers savants. Car il nous est difficile de nous prononcer sur la suite, à savoir : Que se passe-t-il en amont de l'action de notre sergent ? Que nous apprend notre *Corpus* que ce témoignage infinitésimal, aussi républicain soit-il, ne peut éclairer car il nous renvoie à une vie, quand le mythe que nous fondons ne peut être qu'expression de toutes les vies prises dans la globalité de leurs discours. Voilà pourquoi il est indispensable, maintenant, que nous établissions notre épistémologie.

### *NOTRE EPISTÈME*

Ce mythe français ne peut être qu'historique et anthropologique.

### L'approche historique

Double affirmation qui renvoie à une réflexion, en première instance, sur l'histoire. Quelle surprise pour nous de constater en tant que thématique d'une Indochine saisie dans son entité, non dans ses trois parties, dans trois pays, qu'elle n'a jamais été réellement étudiée par une de nos grandes disciplines de recherches. Si le droit s'y est intéressé, c'est par le biais de l'Union Française avec François Borella (48), de l'Asie du Sud-Est avec Paul Isoart (49) ; et si l'économie – c'est par le truchement du Pacte colonial ; et si la géographie – ce ne pouvait être que dans l'espace élargi de l'Asie des Moussons de Jules Sion, ou de l'Extrême-Orient de Pierre Gourou ou de Charles Robequain ; et si enfin militaire – elle aura été mieux servie aujourd'hui qu'hier par les études récentes menées par le général Yves Gras (50) et les historiens du Service Historique de l'Armée de Terre ( SHAT). La littérature seule lui aura permis de se connaître, dès 1934 avec la thèse doctorale que lui a consacrée Louis Malleret (51), futur patron de l'EFEO dans les années 50 du 20<sup>ème</sup> siècle.

Mais, excepté le livre de B. Hue *et al*, il ne s'agit jamais que d'une Indochine coloniale, d'une sorte de *Continuum historique* associé à un continuum littéraire partiel quasi exclusivement lettres. Quand nous parlons d'Indochine, notre lecteur aura compris que nous nous référons au concept de Malte-Brun, à son histoire saisie dans la genèse du mot, 1821, à sa période coloniale et à ses suites. Par le Mythe, nous tentons de l'aborder de son versant français ; il appartiendra aux historiens de son autre versant d'Asie, avec nous, d'édifier cette Histoire de l'Indochine, de Malte-Brun à Hô Chi Minh ou à Norodom Sihanouk. Sans doute, à défaut de cette histoire, la notion d'un Mythe français nous a paru plus pertinente d'être traitée ! Pour cette raison qu'un mythe historique, lequel renvoie à la notion de processus autant qu'à celle d'événement, permet d'accéder à autre chose que l'événement ne peut signifier, cette autre chose qui est cependant la vérité de l'histoire, celle vécue par les hommes, non point socialement mais mentalement. Un historien nous l'apprend, c'est le père fondateur de l'anthropologie historique, le Marc Bloch « Des rois thaumaturges » : « *les conditions sociales sont dans leur nature profonde, mentales* ». Comme les plus athées d'entre nous continuent de croire au miracle, les Français à propos d'Indochine, persévèrent dans leur croyance « d'un rendez-vous manqué »... à ne plus manquer, d'un espace perdu à reconquérir, d'une histoire affligeante de « regrets », du suprême regret de ne pas l'avoir conduite autrement, de n'avoir pas su... Tout l'imaginaire (politique) français enclos dans cette histoire d'une possession/dépossession/repossession. Ainsi avons-nous au départ inscrit ce Mythe dans une histoire des profondeurs telle que, après Marc Bloch, ont essayé de la poursuivre Georges Duby (52) et Jacques Le Goff (53), et avec pour problématique, celle bien connue des « Imaginaires nationaux ». Notre *Corpus*, telle est sa contraignante mais intelligente réalité nous a fait changer de perspective. En conséquence de problématique.

### L'approche Dumézilienne

Nous n'apprenons rien à personne en disant que l'ensemble des œuvres de Georges Dumézil est impressionnant et ne peut être écarté dès l'instant où il est question de « mythe » et de « dieux » des Indo-Européens. Nous ne les avons pas écartées, nous les avons triées : deux ouvrages nous ont aidé à comprendre dans quelle direction nous pourrions avancer dans le traitement analytique du *Corpus*. Et ces livres sont : « Mythes et dieux des Indo-Européens », tout particulièrement le texte de « la leçon inaugurale » prononcée au Collège de France en 1949 et « Mythe et Epopée I. II. III. » (54). Pourquoi Dumézil ? Par souci auprès d'un tel maître de correctement définir le concept de mythe, donné comme « *forme primordiale de l'esprit humain... à l'origine de toute littérature* », définition reprise d'un autre grand mythologue, Félix Guirand (55) qui publia en 1937 une « Somme » devenue un classique « Mythologie générale ». Et sous la « forme mythique », sourd toujours le principe épique, *Epopée*. Notre Mythe qualifié d'historique serait-il en son fond épique ? Nous renverrait-il à des formes épiques ? Qui serait le Homère français – ou le Kipling avancement nos gens de lettres, désolés de ne les point trouver alors que notre littérature-sciences abonde en « Kipling français » de la recherche orientaliste ! Ces grandes « figures de l'orientalisme », dixit René Grousset

Par un autre souci, plus anthropologique cette fois-ci : étant donné le caractère triparti (ou tripartite) de notre *Corpus*, nous nous sommes demandé si nos trois littératures ne concordent pas avec la fameuse tri-fonctionnalité des peuples et cultures indo-européens, placée au centre de toute la recherche Dumézilienne, plus après 1940 qu'avant - période durant laquelle le maître cherchait encore ses marques. Notre réponse ne laisse place à aucun doute : les écrits français d'Indochine sont tri-fonctionnels, les sciences portent le savoir, la pensée, le « sorcier » ; les lettres, quand elles sont militaires gouvernement, guerroyent ; civiles, elles instruisent le pouvoir, le finalisent, lui donnent des titres de noblesse, le magnifient ou l'abaissent ; les documents renvoient à la tâche, au travail, etc. Ceci pour la version simple de la tri-fonctionnalité, mais le *Corpus* répond également à une combinatoire plus complexe, dite du dédoublement de chacune des trois fonctions en pôles négatif et positif, augmenté parfois par le passage ou le croisement de l'une à l'autre des trois fonctions, au point qu'un seul homme, – cela vous rappellera notre « profil Segalenien », le Roi de France par exemple peut tout à la fois séparément ou dans le même moment être le sorcier (caractère sacré de notre monarchie), le saint-guerrier (Saint-Louis), le peuple (dont la relation avec nos rois passait par son souci d'humanité, son désir de guérir les écrouelles dont étaient victimes les plus misérables d'entre eux). Même dans sa complexité notre *Corpus* y répond, ce que fait notre républicain-sergent Delahaut qui se bat, soigne, et réfléchit.

Qu'en déduire pour la signification de notre Mythe ? Ceci qui est fondamental : soumis à cette lecture ternaire, notre Mythe d'Indochine est tout à la fois le produit complexe de nos discours et il devient, au sens d'advenir, d'être advenu, le « système de penser » structurant de notre *Corpus*. Exemple : le discours de nos soldats dans la phase de la conquête. Epique et dominateur dans le combat, il devient constructif dans le processus de la colonisation, soucieux de « conquérir les cœurs » (référence à l'action de Pavie) ou de civiliser, désir de « connaître » l'autre pour établir des relations pacifiées (thématique ambiguë de la pacification car le cas échéant on multiplie les « pirates » pour se donner bonne conscience de réussir glorieusement), enfin il s'achève, par souci de légitimation, sur le politique. Autant qu'historique, l'Indochine est politique et elle n'existerait pas en tant que Mythe si elle n'était pas de façon permanente fondatrice. Le Politique, son pouvoir, sa censure, sa légitimation, mais également son souci de partage, de communiquer, d'établir des relations, le politique sans cesse circule dans les discours que nous tenons sur l'Indochine. Exemple de représentation symbolique énoncée : le prestige de l'autorité ; en incidence plus mesurée : la protection. Notre anthropologie sera doublement historique et politique, ce qui induit la recherche d'une problématique nouvelle, susceptible de donner au Mythe le contenu politique qui sied le mieux à ses « formes mythiques »

La lecture des discours par Michel Foucault

La réserve que nous formulerions à l'encontre de Dumézil dont l'apport pour l'avancement de la mise en place du Mythe est important, est qu'il ne parvient pas à nous convaincre tout à fait de la justesse de son épistémologie... pour nous. Cela tient à l'objet de sa recherche qui le mène à la conduire en un temps synchronique, un *continuum historique* daté en millénaires, alors que le nôtre s'inscrit dans un temps diachronique mesuré en un peu plus d'un siècle. A cette raison principale, s'en ajoute une autre de moindre importance : c'est que Dumézil travaille sur du mythe établi qu'à la façon de Jacques Derrida il déconstruit pour mieux le réinstaller en le signifiant. Par moments, nous éprouvons le sentiment qu'il s'en amuse en virtuose de la linguistique comparative. Tout dépourvu que nous soyons de sa dextérité, en sorte plus modestement, nous estimons qu'il nous faut prioritairement reprendre et dépasser notre problématique trop vague des « Imaginaires nationaux », moins pour instruire l'histoire d'un discours que de celle, plus pertinente (grâce à Dumézil) d'un discours complexe du Pouvoir colonial approché des trois niveaux où il discourt. Cette problématique, nous la définirions comme suit : quels rapports à établir entre pouvoir et savoir – pour la durée coloniale ; et pour ce qui est de la période dite « post-coloniale » quels rapports entretiennent les discours français dans leurs relations mentales à l'histoire de leur empire colonial ? Plus explicitement : comment ils le réinterprètent, ici et maintenant, pour se connaître eux-mêmes ? Autrement dit : leur Mythe.

Cela nous plaît de dire que Michel Foucault est un génie de l'histoire, mais ... de l'histoire des discontinuités, des ruptures, des fractures. En la segmentant, il la réinvente, en donne en tout cas l'impression, parce que c'est sous le couvercle de l'événement, point de départ de sa méditation d'historien, que l'eau de la marmite humaine bouillonne de la chaleur des émotions, du feu des passions, des luttes, du niveau des mentalités et quand l'eau tiédit et que le couvercle se re-pose, plat et calme, cela signifie qu'il existe des moments, entre deux fractures, de pauses baptisées « continuités ». Moment attendu par l'historien pour titrer, catégoriser, pour nous faire accroire qu'il existe un sens de l'histoire, une direction qui n'est que de façade. Tout est ensemble ou successivement *continuum* et *dis-continuum*. Sa grande problématique tourne autour du Pouvoir mais... celui exercé à l'aval par les institutions, petites, ou fortes, d'exécution. Enfin, et en cela sa réflexion nous concerne à plus d'un titre, il y a le Foucault du Collège de France, qui, en décembre 1970, dans sa Leçon inaugurale va nous introduire dans « L'ordre du discours » et de conférences en conférences, développera la problématique qu'en définitive nous adopterons : la relation du pouvoir et du savoir. « Savoir, c'est pouvoir » dit M. Foucault, tout discours l'exprime à sa manière, mais écoutons-le : « *Le discours présente un ordre hasardeux... il tient son pouvoir de nous. Voilà l'hypothèse que je voudrais avancer pour fixer le lieu du travail que je fais : tout discours est contrôlé par un certain nombre de procédures qui ont pour rôle d'en conjurer la lourdeur, la redoutable matérialité... Ou ce discours n'est pas entendu, ou il est écouté comme une parole de vérité.* ». Dès lors il traitera des discours comme il convient historiquement de les traiter, sans schématisation conceptuelle ni idéologique (rien à voir cependant avec une forme quelconque de neutralité), pour montrer qu'un discours en chasse un autre, que surtout sous le même discours les mots en modifient le sens et qu'ainsi toujours le pouvoir sortant cède la place au pouvoir entrant et que l'histoire avance au travers de ces failles, de ces dérapages verbaux, de ces « *interstices* » que le discours introduit. C'est sa notion-phare du concept du *discours vrai* ou de la vérité (celle de l'institution et de tous les pouvoirs). Foucault y réintroduit, cela émanerait-il de son structuralisme initial, la notion des *écarts différentiels* de Cl. Lévi-Strauss (55).

Quelle problématique plus opératoire en situation coloniale que celle qui confronte le savoir et le pouvoir ! Il manque, *in fine*, un dernier élément touchant tout particulièrement à l'Indochine, que Foucault ne pouvait prendre en compte : celui d'un temps-limite du pouvoir, d'une domination remise en question au profit d'un autre pouvoir, endogène - en l'occurrence national. Se complique la prise en considération d'un rapport dialectique exogène-endogène, défini si simplement par Marcel Granet, qui sait de quoi il parle, quand il traite de la grande question du « choc en retour » : « *L'homme ne se reconnaîtra qu'en se cherchant à travers tous les climats et tous les temps de telle sorte qu'en se dépaysant, il se retrouve.* » C'est cette thématique du *Retournement* que nous préférons à la notion quelque peu exotique du « choc en retour », qui nous intéresse, comme paramètre à intégrer dans la problématique posée par Foucault du « savoir et pouvoir ». Comment spécifier ce *Retournement* sinon par les retrouvailles des Français avec eux-mêmes. Attitude certes mentale non dépourvue toutefois de pensée rétrospective, non exclusivement la pensée, mais la mémoire, car ce sont les sentiments, les émotions, les sensations, tous les divers exotismes qui nous ont marqués, dont nos corps portent encore à vif les traces, dont nos mémoires se souviennent, dans ces nuits froides de nos hivers, de nos émerveillements multiples que faute de les revivre, nous les transcendons, sublimons, les mythifions, reconstruisant pour nous retrouver la Mémoire d'une Indochine perdue, semblablement à un champ abandonné dont nous aurions été jadis le propriétaire. Ce qu'aurait pu devenir un J. Delahaut, s'il n'avait opté en définitive pour son champ français, un champ de bataille qui fut son tombeau.

Dès lors, comme il est dit des pierres d'Angkor, nous pouvons tenter, seulement maintenant, de « faire parler » par l'histoire le *Corpus*, de faire naître le Mythe enclos en ses discours.

#### ***LES TEMPS FORTS DU MYTHE***

Notre Mythe est français, porté par notre histoire républicaine. Il se construit en deux temps, présentant deux faces : *à l'avant* : la grandeur ; *par-devers* : la révolution, ce qui fait qu'il y aura une Indochine « Bleue » puis une Indochine « Rouge ». Mais avant toute chose, entendons-nous sur la notion de mythe, sur le choix d'une définition des plus justes, des plus appropriées qui soient.

#### **Le mythe tel que nous le comprenons**

Timidement par Malraux, ensuite Dumézil, nous avons tenté de définir l'indéfinissable : le mythe. Mais ce n'est pas parce que c'est difficile qu'il faut dire n'importe quoi ! D'où vient que ce vocable – objet depuis près de trois siècles en Occident anglo-saxon et européen d'études anthropologiques de toute première importance, génère tant de confusion, d'acceptions, d'imbécillités dites, de sottises proférées, tout particulièrement de nos collègues littéraires ? Le mythe qu'ils assimilent à magie, poétique, rêve, légende, fable, symbole, tabou et même à mythologie – semble les inspirer. Ils le voient partout et c'est par giclées qu'ils nous infligent sa présence dans leurs écrits et torturent nos oreilles dans leurs conférences. Tard venue, en regard des travaux d'exégèse du mythe menés par les ethnologues et orientalistes anglo-saxons et germaniques, la France, dès le début du 20<sup>ème</sup> siècle, a découvert un maître en la personne de l'anthropologue et érudit Salomon Reinach (56) auteur d'un texte-clef sur ce sujet. Le titre, tiré de la conférence qu'il donna à Cambridge le 3 août 1911 et qui fut d'abord publié en anglais dans la revue *Quarterly Review*, est « Esquisse d'une histoire de l'exégèse mythologique ». C'est sur la base de ce document que, en rapport à notre thématique, nous allons vous exposer notre conception du mythe.

Notre Mythe doit être vu et traité de deux manières, complémentaires et non antagoniques sans cependant se situer au même niveau d'efficienc. Par *l'Allégorie*, expression employée par Malraux qui a probablement lu Reinach, et qui consiste « *pour expliquer le mythe de le transformer en apologue... qui est toujours supposé prouver quelque chose* ». Et ce quelque chose n'est « *rien d'autre qu'une manière détournée et indirecte d'exprimer une vérité morale ou physique* » [souligné par nous], nous pourrions, ajouter politique, affective sans modification majeure à apporter à l'Allégorie. Cette définition nous convient assez bien, approché d'un certain biais (désir de prouver quelque chose), il adhère à l'idée que nous nous faisons d'Indochine. Toutefois, selon Reinach, il existe une alternative, un « autre système » (ce qui nous renvoie à Dumézil) qui consiste à « *chercher pour les mythes un fondement historique* ». C'est, ajoute Reinach, que « *cette méthode historique ou pragmatique part de l'hypothèse qu'un mythe est une histoire vraie, ornée d'enjolivements adventices. On la qualifie d'évhémérisme du nom d'Evhémère, auteur d'un roman semi-historique et semi-fantaisiste dans la première partie du III<sup>ème</sup> siècle de notre ère* ». Reinach insiste cependant, quel que soit le système retenu, de n'oublier « *jamais les conditions dans lesquelles les mythes naissent et se développent et parce que la pire manière d'expliquer un mythe est d'en éliminer le caractère mythique* » [Nous soulignons]. Enfin, notre anthropologue conclut : « *Tirer d'un mythe une leçon et expliquer le mythe, sont deux choses tout à fait différentes ; mais les Anciens, comme beaucoup de modernes, ne paraissent pas s'en être aperçus.* ».

Ces définitions, disent-elles tout ? Suffisamment pour nous convaincre du bien-fondé de notre projet. Reste à présent à installer, à partir d'une lecture synthétique du *Corpus*, notre Mythe, à l'expliquer mais aussi, sans qu'il entre dans notre esprit la moindre confusion et sans que le « caractère mythique » en souffre, à en tirer une ou des leçons. Peut-être la leçon de l'Histoire ?

### **Le Mythe, tel que nous l'expliquons**

Un grand moment : 1931

Dans le courant du mois de mai de l'année 1931, à Paris au bois de Vincennes (57), inaugurée par le grand Lyautey s'ouvrait *l'Exposition coloniale internationale*. Apothéose de l'Empire français digne des plus fabuleuses Apothéoses des plus grands rois d'Angkor. Angkor représenté à l'Exposition par le Temple d'Angkor-Vat avec « ses somptueuses tours géantes aux fines dentelures de pierre ». Angkor, double symbole, - et de l'Indochine tout entière fêtée, honorée, reconnue, - et de la « Plus Grande France, celle des Cinq parties du Monde » (extrait de discours de Paul Reynaud, alors ministre des Colonies). Événement majeur – politique, culturel, artistique, philosophique, scientifique. *Événement populaire* : plus d'un million de visiteurs et les pavillons d'Indochine furent parmi les plus visités. Événement de portée universelle dont les témoins survivants se souviennent, en parlent comme d'un Temple édifié à la gloire de la « Maçonnerie coloniale » et nous communiquent, intacts, leurs émotions et sentiments qu'ils connurent en compagnie de leurs parents ou amis. Apothéose enfin quasi envoûtante d'une littérature rayonnante par sa profusion, spécialement par ses sciences. Le moment est sublime, sublimé plus encore par le souvenir, mais l'Apothéose ne fut en définitive qu'un joli feu d'artifice. Ascension et rechute du Mythe.

### L'exception indochinoise

De ce promontoire de Vincennes – 1931, quel Français ne ressentirait pas un sentiment de fierté et d'appartenance à un si vaste Empire ! Il manquait à notre Mythe un symbole puissant et populaire, le voici émergeant d'un parcours historique d'un demi-siècle parsemé lui-même de symboles, de « mythes courts », de « signes », de sommaires « représentations mentales », autant de signaux annonciateurs d'une *Grandeur* que la Troisième République, déjà sortie victorieuse d'une guerre mondiale, a souhaité faire partager aux Français, tel leur héritage ou leur propriété sise dans l'Orient Extrême et sur ce lointain magnifié, les Français arrêtent de se disputer, ils s'y retrouvent tels qu'ils se rêvent d'être : exceptionnels. Bien que le consensus réalisé en 1931 cache des dissensions et seule une France - disons sans trop préciser, qui se reconnaît dans la Droite républicaine, libérale, bonapartiste et monarchiste, somme toute, la Droite conservatrice, y adhère pleinement, corps et âmes.

Nos littératures d'Asie, sur ces années de gloire apportent une différence, clairement exprimée par nos *Orientalistes* – qui en constitue son « exception » : elle est si lointaine, civilisée, ce qui pour des « civilisateurs » compte, semblablement à une marque de reconnaissance, au centre d'une recherche qui propose aux colonies de se découvrir elles-mêmes, renvoyant à la France l'image-réalité d'une Indochine « exceptionnelle » existant au sein de son Empire. Idée au fond que cette Asie se mérite, que conforte le discours des *Orientalistes*, plus insidieusement formulée par les écrivains de la Colonie, qui estiment que ce qui est exceptionnel, c'est leur colonie. Naturellement.

Cette grandeur est la résultante de beaucoup d'efforts, de sacrifices, de travail, etc. Mais elle n'est rendue possible que par l'acquisition d'un long savoir, tout au long duquel il a fallu franchir des étapes : précédant l'*Orientalisme* triomphant, il y eut un pré-orientalisme, avant 1901, année de la création de l'EFEO. Le discours vrai de ces temps de conquêtes était tenu pour l'essentiel par les Sociétés savantes, les Sociétés de Géographie dont l'une d'entre elles, en 1903, à Marseille, lança le slogan de « la Plus Grande France d'Asie » (58) A peu près à la même époque le concept de « Grande Nation » emprunté à Napoléon Bonaparte - qui en aurait le premier parlé à Sainte-Hélène -, fait son apparition. Les ouvrages issus de ces expéditions, voyages, missions, se partagent bien en « voyage » et en « exploration », les seconds informatifs, référentiels, techniques instruisent sur la colonie, informent, préparent l'avenir ; ils sont tournés vers l'intérieur destinés au pouvoir en France comme en Indochine. Les autres vers l'extérieur, constituent autant de signaux d'appel à s'y rendre, à l'attention de tous ceux qui souhaiteraient venir vivre en Asie. Ceux qui disent la vérité se nomment, dans ces temps-là, Francis Garnier, Doudart de Lagrée, Auguste Pavie. Ils sont écoutés de tout pouvoir, de toutes institutions qui les emploient ou les missionnent. Deux symboliques resteront de ces moments laborieux de « l'entre-deux », où l'Indochine se met en place sans occuper toute la place, où elle se fait sans être faite, où tout peut encore se défaire : ce sont des *cartes* dont la fameuse carte de Pavie figurant la géographie de l'Indochine et des *photos*. Toujours l'Indochine française renvoie à une géographie humaine, à un espace. C'est l'assise du Mythe. Ou la terre-propriété des Français en Asie. En attendant la venue du « Balcon du Pacifique ».

#### Mais le grand tournant se situe entre 1890 et 1914-1920

Notre Troisième République, - au terme d'une dispute célèbre en 1885 où Jules Ferry, pour avoir tenu en homme d'état le premier discours vrai d'une politique coloniale à mener en Asie, fut désavoué par les siens, décide du choix de l'Indochine, comme une des pièces maîtresses du redressement de la France. Cette vaste colonie, sise aux portes de la Chine, tel un défi de la France à l'Empire du Milieu, devient « sa chose », « son symbole », « sa terre d'Asie », le lieu de prédilection de sa politique dite alors de « prestige ». C'est la Troisième République qui a fait plus pour le Mythe de l'Indochine que l'Indochine elle-même. Ce marquage de la France républicaine, tel un vacher marquant son troupeau, y laissa des traces profondes et, dans l'ordre du discours, d'un savoir-faire en constituera un vrai savoir. Et pour être plus précis, c'est de la restauration d'Angkor, des travaux de ses épigraphistes associés à ses architectes, ailleurs de ses juristes et médecins, en partie de ses ethnographes militaires et civils, tous ces « dits et écrits » se poseront semblablement à des discours de modernité, de l'esprit desquels se développera l'occidentalisation. Toute l'analyse de M. Foucault relative au contrôle permanent du savoir par l'appareil d'état colonial et toutes ses structures d'exécution se trouve pleinement vérifiée. En contre-partie, hors de cette ligne d'élaboration du discours dominant, triomphe un exotisme littéraire de bon ou de mauvais aloi, où l'opium, les boissons fortes et autres dérivatifs sexuels atteindront de telles limites d'absurdité ou d'incohérence, également un discours de transgression des règles et autres principes moraux qui tentent de réguler ce désordre de l'esprit inapte à édifier cependant une littérature de la liberté ivre. Le sottisier colonial, ses plus belles perles, sont à pêcher dans ce marécage nauséabond d'idées convenues, colonialistes, racistes.

La grande symbolique de cette période, laquelle achève la phase d'élaboration du Mythe, sa première version, est représentée, qui s'en étonnerait ? par *l'EFEO, l'Université, les Lycées, les écoles*, tous signes qui renvoient tant aux notions de « Fous de la République » que de ses « Instituteurs ». Comment la République ne se retrouverait-elle pas elle-même, dans cette représentation d'une « France d'Asie », émanation de la « Grande Nation », et « bonne élève » de ses écoles. Tout est image d'Epinal ou presque, nous le saurons, l'essentiel est que les Français de 1930 l'ignorent. Voilà pourquoi notre République croit en une Indochine partenaire privilégié (sélectivement, elle mise surtout sur le Viêt-Nam que Paul Doumer, Gouverneur général de l'Indochine considérait à l'égal du Japon comme un « grand peuple » d'Asie) et la prolongeant de son « Exception ». C'est une « Indochine bleue » de la couleur du beau ciel de France... quand il fait beau.

Mais déjà quel monde sépare cette Indochine républicaine de cette Indochine du républicain-sergent Joseph Delahaut ? La République reste cependant leur commun dénominateur, et quelle institution, quelle force assurera la transmission de celle-ci à celle-là ? La réponse aujourd'hui ne ferait pas un pli : les médias. Voyez Dien Bien Phu. Pour J. Delahaut, « porté disparu », pas même une tombe, un livre publié plus de cent ans après son passage en terres d'Asie tiré à 1000 exemplaires, de la simple volonté d'un de ses descendants recueillant de sa famille sa correspondance pieusement conservée. Par amour et pour se souvenir de lui. Et me voici, le rappelant brièvement à la vie car nous avons, nous historiens, Jules Michelet nous le rappelle cent fois, une dette envers les morts, pauvres morts anonymes de l'histoire oubliée de ces hommes qui l'ont faite.

#### Le Mythe dans sa seconde phase : l'Indochine Rouge

Mesdames et Messieurs de l'Académie,

Expliquer un mythe, c'est le fonder. Cela ne signifie pas qu'il est advenu, que nos concitoyens de 1930, ou de 1954, plus lointainement encore, quand les pays d'Indochine se sont retrouvés, pour chacun d'eux, en nationalité, que si nous avons vécu cette période asiatique de notre histoire en la croyance de notre *grandeur*, nous ne savions pas qu'elle nous renverrait, beaucoup plus tard, par ses littératures, à un système de penser et de ressentir cette *grandeur* enfermée dans notre Mémoire d'Indochine. Jusqu'à un certain point, l'autre mythologue français qui compte, Mircea Eliade (59), avait raison de contester l'existence de tout mythe, hors du *Sacré* ou existant dans le monde profane : « *L'accès à la vie spirituelle comporte toujours la mort à la condition profane, suivie d'une nouvelle naissance.* » Tout en réaffirmant la dimension laïque de notre Mythe – l'Indochine pour nous est avant tout existentielle (et sensorielle), historique et républicaine, nous n'excluons pas l'idée d'une spiritualité polysémique du Mythe pénétré dans sa seconde et contemporaine phase, par les *croyances* et *idéologies* au sein desquelles nous retrouvons, à l'œuvre dans l'histoire : le catholicisme des frères Diem (1954-63), le bouddhisme du « Bonze » qui s'enflamme en protestation contre la dictature des premiers, du charisme du président Hô Chi Minh, du culte des héros-combattants, de la révolution, du patriotisme des Vietnamiens, de l'intégrisme maoïste des Khmers Rouges (1975-1979), de la « juste cause divine » des soldats américains « défenseurs du monde libre » sans oublier cette donnée générique : *la foi en la révolution*. Et cette foi, tour à tour modulable et pérenne, trente ans durant aura marqué l'Occident et atteint deux générations de Français, la première qui avait la vingtaine d'années en 1954, la seconde la vingtaine d'années en 1975.

### La France se mythifie elle-même

Comment l'Indochine est-elle devenue révolutionnaire ? Première réponse ; dans des circonstances politico-militaires d'une fin de guerre mondiale, (la seconde) qui ont favorisé l'émergence d'un groupe de révolutionnaires vietnamiens, gagnés à la cause du marxisme, profondément pénétrés cependant de notre idéal révolutionnaire de 1789 et de la modernité de nos discours comme de nos apprentissages. C'est cette modernité que P. Mus avait traquée dans les campagnes vietnamiennes dans son grand livre « Sociologie d'une guerre », lequel ne relève ni tout à fait du discours des sciences, ni des documents, mais se propose tout à la fois, d'un examen du terrain, par la connaissance qu'il a du Viêt Nam, d'expliquer, de comprendre. Quoi ? Ce monde de la révolte paysanne qui se dérobe sous nos pas, que n'enveloppe plus guère l'ordre de nos pensées. Livre d'un fort symbolisme comme l'a été celui de Ph. Devillers mais différemment.

Est-ce la raison pour laquelle, sans que personne en ait pris conscience, la faiblesse idéologique de la France durant toute la guerre – principalement en ses commencements, est d'avoir face aux nationalités révolutionnaires ou non, à l'entité nationale, opposé l'Indochine, gagnée elle-même – tel un miroir réfléchissant, aux mirages de son propre mythe, se convainquant jusqu'à l'absurde – semblablement au passé -, qu'elle allait, une fois débarrassée des agitateurs qui n'en pourraient mais, recommencer à dicter l'avenir à ses colonies, ou à les conduire jusqu'au terme d'un mandat que sa mission civilisatrice lui avait confié. C'est un fait étrange, dans le recueil des témoignages écrits de cette époque (complétés aujourd'hui par de nombreux témoins), dans ce « trou noir » de la connaissance, d'observer à quel point, probablement une des retombées des plus symboliques de Vincennes – 1931, la France croyait encore en cette mission et était parvenue à en convaincre les Français, du moins dans leur majorité. A la passion revendicatrice des Vietnamiens, elle opposa la raisonnable Indochine, celle du possible et si besoin est, celle de la force. L'insurrection du *Việtminh* fut vécue tel un feu de paille et dans le même temps telle une injustice allant à reprocher aux Vietnamiens leur « ingratitude » (60) : cette perception ambivalente décrochée de toute la réalité du moment, a un nom : c'est de l'auto mythification. Au fond le vrai malentendu ne concerne pas la France dans ses rapports avec les révolutionnaires indochinois, mais avec elle même. Dès cette époque, de l'après-guerre, la perception française de l'Indochine est voilée, brouillée par cette grandeur perdue qu'elle tente de faire renaître, en vain, dernier sursaut de cette idéologie du *Prestige* morte dans les décombres d'une guerre mondiale où la France avait failli sombré. Dès lors que la politique est conduite par l'idéologie d'une réalité absente et disparue, la raison comme le possible ne sont plus là où elle pense. Mais l'erreur n'est plus seulement idéologique mais stratégique – que les Américains, relayant les Français, n'ont jamais commise, s'agaçant de les entendre, indéfiniment leur parler d'Indochine, c'est la raison pour laquelle, leur guerre fut conduite distinctivement au « Viêt Nam », accessoirement au Cambodge, au Laos.

Au vrai cette histoire d'Indochine révolutionnaire, ce semble, n'a jamais été traitée sur le fond, continue de faire partie de ses « silences », « non-dits », « béances », de l'histoire. Ce qui nous conforte dans l'idée, si besoin est, que l'existence d'un mythe, selon Reinach est historique ou « pragmatique », prend appui sur l'histoire sans pour autant tenir son discours de vérité. Nous savions qu'entre 1945 et 1952, les communistes vietnamiens dirigeant leur guerre révolutionnaire, l'ont étendue au Laos puis au Cambodge. En France la thématique de l'opposition à la guerre américaine, sous la direction du Parti communiste français, la circonscrit prioritairement au Viêt Nam, dans une proportion bien moindre au Laos.. Si la thématique d'une « solidarité indochinoise » commence à apparaître, elle n'est vraiment « expliquée » que par le courant trotskiste de la LCR, le mouvement d'Alain Krivine, auquel s'adjoindront dans les années suivantes les courants maoïstes. Les Comités Viêt Nam qui, en cette période de l'histoire, émergent parlent du Viêt Nam, de la lutte de son peuple, de ses dirigeants, etc. En réalité, l'Indochine devient officiellement *révolutionnaire* et s'impose telle aux opinions publiques mondiales, le 25 avril 1970 en Chine dans une de ses régions frontalières limitrophes du Nord Viêt Nam, sous la forme d'une double déclaration : 1. Déclaration commune de la Conférence au Sommet des peuples d'Indochine ; et le 20 mai de la même année, 2. Déclaration du Président Mao Tsé-toung assurant le Roi Norodom Sihanouk et les Peuples d'Indochine en lutte contre l'Impérialisme américain, de son soutien total...

L'histoire devient malicieuse : ce mot honni, rejeté de tous (excepté des Français) en 1945, des Chinois, des révolutionnaires, des Américains, est consacré dans la Chine très rouge du Maoïsme, tel un mot-étendard, celui des révolutions des peuples indochinois, en avant-garde de la Révolution mondiale. Et la vraie malice quasi-Hégélienne dans tout cela ? C'est que dans le même lit d'Indochine, nos révolutionnaires rêvent différemment d'elle. Y compris l'homme du « quatrième peuple », le Général De Gaulle, alors Président de la République, dont Alain Peyrefitte note dans ses « Mémoires » qu'il mentionnait en aparté ou dans ses Conseils des ministres le vocable « indochinois » quand il se référait à la guerre américaine. Dans le « Discours de Phnom-Penh » du 1<sup>er</sup> septembre 1966, la mot figure en fin de l'allocution alors qu'on ne l'attendait plus, telle l'apostrophe aux Américains semblablement à une mise en garde dont l'intention est de les convier à une sortie plus honorable que celle qu'avait connue la France. Autrement dit d'éviter la défaite et l'humiliation.

Le Mythe re-naît

Peu importe que le Mythe se réveille par le Viêt Nam ou le Cambodge ou par le mot Indochine, que celle-ci soit tirée par la Chine ou supervisée par l'Union soviétique, dans tous les cas « il re-naît » comme l'écrivait Mircea Eliade. Alors que tant d'autres peuples découvrent « le petit Viêt Nam héroïque », les Français re-découvrent une Indochine dont ils ne supposaient pas possible qu'elle fût porteuse de l'idéal révolutionnaire. Dès lors notre *Corpus* rebondit, s'enrichit sans cesse pendant au moins deux décennies de cette aubaine événementielle – Événement-Indochine - accompagné, par moments relancé par d'autres médias que du livre, des journaux ou des revues. S'établissent de la sorte et jusqu'à un certain point des « Dits et écrits » et, nous ajouterions des « vus » (à la Télé !) des « entendus » (à la radio). Cet équilibre (rien à voir avec ce qui se passe actuellement en France) contradictoirement libère les discours sur l'Indochine, dont la connaissance se popularise et commande, au niveau d'un lectorat d'importance moindre mais existante, une littérature plus explicative, plus engagée, voire émotionnelle. L'auteur grand gagnant est le journaliste, qui est dans ces zones de combat, de tristesse, d'inhumanité, d'horreur, l'indispensable témoin. La vérité du temps n'est plus dans le discours, il est dans l'engagement du discours. Un engagement d'autant plus ferme, proclamé, violent que ce ne sont plus « nos » soldats qui meurent et c'est ce qui expliquerait cette retenue observée des communistes français eux-mêmes lors des campagnes menées contre la « Sale guerre » française d'Indochine. La guerre d'Algérie aussi violente, n'a pas autant provoqué, du moins en son temps, de telles réactions et elles portent sur des générations nouvelles qui transmettront.

Longuement, et développée avec une certaine précision dans notre Tapuscrit-Dinan\*, cette littérature-documents du *Corpus* que j'ai qualifiée « à quatre faces » (témoignage, militaire, politique, humanitaire) est celle-la même qui constitue la grande base de cette « Montagne de livres » dont le rapport à l'Indochine coloniale ne se justifie que par le mot « Indochine » mais, ce n'est plus celle de la grandeur, quand bien même elle aurait ses chefs, ses héros, ses légendes ; qu'elle se nourrirait de sang et de larmes ; d'encore plus de symboles et de signes, ce n'est plus l'Indochine de l'Empire ou « de papa », c'est la *Révolution* incarnée dans l'Indochine. Et qui est soutenue, « mythifiée » par l'autre France, classée de la gauche à l'extrême gauche républicaine. L'Indochine bleue a viré au rouge.

Le grand moment : 1966-68

---

\* Tapuscrit-Dinan, 2002

Mais, si c'est la fin de l'histoire, ce n'est pas celle du Mythe : l'Indochine rouge aussi a connu son Apothéose, son « 1931 » et Vincennes - moment de consensus où les Français ont paru communier dans l'Empire. Autre moment en 1966 où, sous la présidence du général de Gaulle, au lendemain de son discours de Phnom-Penh qui a satisfait le Président Hô Chi Minh, réjouit le Prince Norodom Sihanouk, hôte fastueux du général de Gaulle qui en fut touché jusqu'à l'émotion (dixit Jean Lacouture), mais qui n'a pas fait trembler les Américains, le Mythe peut nous livrer à présent son propre récit : conviés Place de la République à Paris pour marquer son hostilité aux bombardements américains, de plus en plus intenses et destructeurs, voici les deux peuples des deux France(s) qui empruntent, l'un le boulevard de gauche au cri de : *l'Indochine vaincra !* ; l'autre l'avenue de droite au cri de : *Yankees go home !* et tous convergeant sur la Place , brandissant le Bleu, [le Blanc] et le Rouge du drapeau national. Plus rationnellement, le ralliement à la cause indochinoise est devenu très majoritaire en France, le consensus s'opérant toutefois dans l'ambiguïté car le ralliement s'est réalisé contre les Américains. Question : l'Indochine n'a-t-elle pas nourri dans notre pays un courant anti-américain contemporain ?

### *Pour conclure*

Que dire ? Chers auditeurs, sinon que dans cet « ordre du discours », comme il s'est agi d'un Mythe, j'ai mis beaucoup d'ordre et de raison et un peu de fantaisie, suivant en cela strictement les consignes de Salomon Reinach qui parle *d'enjolivements adventices*. Reste l'ultime question à traiter : mais quand avez-vous pris conscience de l'existence de ce Mythe ? Ma réponse, la voici : au moment où l'Indochine allait disparaître, dans ses lendemains de révolutions qui déchantent, qui charrient son lot de « Boat people », ses camps de rééducation et surtout l'horreur du génocide des Khmers Rouges. J'ai pensé que nous en aurions fini avec elle. Mais non ! Dès 1986, surtout à partir de 1992, tout repart. De nouveau, c'est l'engouement. Nos étudiants la réétudient massivement, j'en fus le témoin et leur directeur. Nos touristes par vagues de dizaines de milliers la visitent, et de même que l'avaient fait les anciens, font le tour de l'Indochine. Cela nous plaît fort ! et cela nous réjouit que l'espace d'Indochine, désormais, deviendra celui de la francophonie. A nous de jouer ! Quoi ? La carte du Mythe, laquelle, comme sa devancière en mythologie, « la Carte du tendre » nous montre le chemin de cette nature indochinoise dont nous avons parlé, et d'en avoir parlé, le trouble de l'émotion...

Un dernier mot enfin, à propos de ces trois littératures, de ce *Corpus*. Il a été présenté à Dinan, dans une mouture simple, devant un parterre de conférenciers et d'auditeurs qui, sans le savoir, les représentaient réellement. Parce que pour arriver à fonder ce Mythe puissant d'une Indochine enkystée dans l'exception française, cette « Passion » qui nous habite, serait-elle vécue différemment, il était nécessaire de ne point l'étudier sans rassembler toutes les littératures françaises, car prises séparément, chacune d'elles ne peut que nous retourner une vision partielle, et de l'Indochine, et – surtout, de notre regard sur nous-mêmes. Il nous faut ensemble, toutes les trois et ceux qui les représentent, nous asseoir à la table de la connaissance de ce domaine patrimonial.

Désormais nôtre. L'Indochine vit à présent dans nos livres et dans nos écrits et ils continueront tant qu'elle sera objet de connaissance ou désir d'elle, d'être « en elle ». L'Indochine demeurera toujours ce lieu du Pacifique que fréquenta jadis la France, où le sergent Delahaut combattit et nous laissons à l'histoire de Péguy le soin de juger si ce fut dans une juste guerre, mais serait-elle inique que le Mythe continuerait d'être, car elle tient sa force pérenne d'avoir su, - chez les Français, en deux grands moments de leur histoire contemporaine, celui d'une République Souveraine (1931) et celui d'une France fraternelle et universelle (1966) -, leur insuffler cette idée que Malraux attribuait à l'Art : « de donner conscience à des hommes de la grandeur qu'ils ignorent en eux ».

**Pierre-Richard Féray**  
Docteur d'Etat ès-lettres  
Ethno-historien de l'Asie du Sud-Est

**A partir du 15 avril 2005, nouvelle adresse :**

Pierre-Richard Féray  
*Villa Van Xuân*  
37 rue du Bas-Bourgneuf  
22 100 DINAN

PORTABLE : 06 13 79 62 04

TEL & FAX 02 96 39 59 69

**Mail : [pierre-richard.feray@wanadoo.fr](mailto:pierre-richard.feray@wanadoo.fr)**

-

**DERNIÈRE PUBLICATION :**

« **Les Orient de Napoléon Bonaparte** », dans les Actes du Colloque organisé les 28 et 29 mai 2002 à Fréjus, *Les Troupes de Marine et les colonies sous le Nouvel Empire*, par le Ministère de la Défense, l'Institut Napoléon, l'Université de Nice-Sophia Antipolis, représentée par Pierre-Richard Féray, membre du Laboratoire d'Anthropologie de la Mémoire, de l'Identité et de la Cognition sociale [UFR – Lettres, Arts et Sciences humaines de Nice], p. 101-137, Paris-Limoges, Lavauzelle éditions, avril 2005, 275 p.

## SÉLECTION DES ÉCRITS

[dans l'ordre de leur apparition référencée dans le texte]

1. B. Hue et al, *Littératures de la Péninsule indochinoise*, Paris, Karthala-AUF, **Préface historique** de Pierre-Richard Féray [p. 1-35], Coll. Histoire littéraire de la Francophonie, 1999.
2. Outre l'étude précédente, signalons : Denys Lombard – sous la direction de, *Rêver l'Asie : exotisme et littérature coloniale aux Indes, en Indochine, en Insulinde*, Paris, EHESS, 1993 ; H. Copin, *L'Indochine dans la littérature française des années vingt à 1954. Exotisme et altérité*, Paris, L'Harmattan, 1996.
3. Seront exclus tous ouvrages relevant des sciences exactes, des sciences dites dures, neuro-biologiques, une partie des sciences médicales, une partie de la linguistique.
4. Sur tous ces termes, lire L. Bernot, *La leçon inaugurale* prononcée au Collège de France, le 2 mars 1971. A propos de Malte-Brun (1775-1826), géographe universaliste, d'origine danoise qui a proposé, sur la base d'un vocabulaire latin, *Indosina*, relevé en 1811 par le philologue hollandais Leyden, l'appellation d'Indo-Chine (1821-25), « nom nouveau, clair, expressif et sonore », pour remplacer les autres appellations d'Inde extérieure ou orientale. L'**Indochine** des Français comprenait les protectorats du Tonkin, de l'Annam, du Laos et du Cambodge et la colonie de Cochinchine.
5. *Cinquante ans d'Orientalisme français*, dans la *Revue de la Société des Etudes Indochinoises*, Tome XXVI, N°4, 4<sup>ème</sup> trimestre, 1951. « Introduction au Cinquantenaire » par Bernard-Philippe Groslier.
6. *Revue Cahiers de l'Asie du Sud-Est*, N°3, Paris, Publications orientalistes de France, 1<sup>er</sup> trimestre 1978.
7. *Les accords de Genève de 1954 sur l'Indochine*, article publié dans la Revue *Passions Viêt Nam*, N° 20, Valbonne-Sophia Antipolis, 2004.
8. A. Pavie, *Contes du Cambodge*, Paris, Editions Leroux, 1921.
9. A. de Pourville, *L'Annam sanglant*, Paris, Michaud, 1898.
10. Ch.-Ed. Hocquard, *Une campagne au Tonkin*, Paris, Hachette, 1892 ; Arléa, 1999.
11. V. Segalen, *Œuvres complètes*, 2 Volumes, Paris, Robert Laffont, Coll. Bouquins, 1995 ; *Correspondance* – Vol. I (1893-1912), Vol. II (1912-1919), Paris, Editions Fayard, 2004.
12. Entre autres travaux de grande valeur : 1. Frédéric Cristol, *Missionnaires et explorateurs dans l'arrière-pays vietnamien entre 1849 et 1914*, DEA, Fonds ASEMI – B.U. des Lettres de l'Université de Nice-Sophia Antipolis, 1999 ; 2. Benoît Mauchamp, *Regards sur l'Indochine (1850-1890) – Approches épistémologique et méthodologique : histoire, littérature, sémiologie – Récits de voyage et photographies*, ASEMI, BU des Lettres de Nice, 1902.
13. Citons : Ch. Ed. Hocquard, *opus cité* ; A. Pavie, *Mission Pavie-Indochine*, Paris, Larose, 7 Vol. 1898 , puis *A la conquête des cœurs*, Paris, Brossard, 1921 ; Ch. Em. Bouillevaux, *L'Annam, le Cambodge. Voyages et notices historiques*, Paris, Victor Palmé, 1874 ; Henri Mouhot, *Voyage dans les royaumes de Siam, de Cambodge, de Laos et autres parties centrales de l'Indochine*, Paris, Hachette, 1868 ; Genève, Olizane, 1989. Etc.
14. H. Copin, *L'Indochine...*, *opus cité* en (2).
15. Alain Quella-Villéger textes réunis par, *Indochine, un Rêve d'Asie*, Paris, Omnibus, 1995.
16. P. Loti, *Le pèlerin d'Angkor*, Paris, Calmann-Lévy, 1912.
17. Jacques Dalloz, *Francs-maçons d'Indochine, 1868-1975*, Paris, Editions maçonniques de France, 2002.
18. Walter G. Langlois, *André Malraux, l'aventure indochinoise*, Paris, Mercure de France, 1967.
19. L. Werth, *Cochinchine*, Paris, Rieder et Cie, 1926 ; réédition en 1999.
20. O. Homberg, *L'école des colonies*, Paris, A la Librairie Plon, 1929.
21. F. Challaye, *Souvenirs sur la colonisation*, Paris, Librairie Picart, 1935.
22. L. Durtain, *Dieux blancs, Hommes jaunes*, Paris, Flammarion, 1930.
23. L. Roubaud, *Viêt Nam, la tragédie indochinoise*, Paris, Valois, 1931.
24. G. Garros, *Les forceries humaines (l'Indochine litigieuse)*, Paris, Delpeuch, 1926.
25. A. Viollis, *Indochine, S.O.S. – Préface* d'André Malraux, Paris, Gallimard, 1935.

26. R. Dorgelès, *Sur la route mandarine*, Paris Albin Michel, 1925. Du même auteur, un roman : *Partir*, Paris, Albin Michel, 1926.
27. M. Gontard, Victor Segalen, *une Esthétique de la différence*, Paris l'Harmattan, 1989 ; *La Chine de Victor Segalen*, Paris, P.U.F., 2000.
28. J.-M. Moura, *Lire l'exotisme*, Paris, Dunod, 1992.
29. V. Segalen, *Essai sur l'Exotisme, une esthétique du divers*, Paris, Editions Fata Morgana, Coll. Explorations, 1978 ; *Equipée, voyage au pays du réel*, Paris, Robert Laffont, *Opus cité*, Tome II, 1995.
30. M. Foucault, *Dits et écrits, - 1954-1975*, Paris, Gallimard, Coll. Quarto, 1994 ; 2001.
31. A. Ruscio – sous la direction de, *La guerre française d'Indochine (1945-1954) – les sources de la connaissance* [bibliographie, filmographie, documents divers], Paris, Les Indes Savantes, 2002.
32. dans la Revue France-Asie, N° 74, Saigon, 1952.
33. Allusion à la présence à l'université de Nice-Sophia Antipolis d'un fonds documentaire de l'Asie du Sud-Est, Monde Insulindien – **ASEMI** - exceptionnellement augmenté d'un fonds iconographique de première importance : 6200 photos dont plus de la moitié prises avant 1900 dont une importante partie par des photographes de renom..
34. Pierre-Richard Féray, *Le Viêt Nam au 20<sup>ème</sup> siècle*, Paris, PUF, Coll. *Sup L'Historien*, 1979 (épuisé).
35. J. Decoux, *A la barre de l'Indochine*, [Histoire de mon Gouvernement Général (1940-1945à)], Paris, Plon, 1949.
36. Un livre a suivi la tendance des Revues, c'est celui de Raphaël Barquissau, *L'Asie française et ses écrivains (Indochine-Inde)*, Paris, Jean Vigneau, 1947.
37. R. Lévy, *Regards sur l'Asie, - Chine, Japon, Corée, Viêt Nam, Haute-Asie*, Paris, Armand Colin, 1952.
38. Ph. Devillers, *Histoire du Viêt-Nam, de 1940 à 1952*, Paris, Le Seuil, Coll. Histoire immédiate, 1952.
39. Intervention de René Grousset (Académie Française) intitulée *Figures d'Orientalistes*, in BSEI N° 104, Paris, octobre-décembre 1951.
40. Edwards K. Saïd, *L'Orientalisme – l'Orient créé par l'Occident*, Préface de Tzvetan Todorov, Paris, Le Seuil, 1980. Sa position ? Pour la résumer : c'est un pseudo-dialogue entre l'Orient et l'Occident conduit et dominé par une seule voix (celle de l'Occident)... Au fond l'Occident a créé l'Orient à son seul usage en vue de sa seule exploitation.
41. Cl. Lévi-Strauss, *Race et histoire*, **Postface** de J. Pouillon, Paris, Editions Gonthier, 1971.
42. M. Bloch, *Les rois thaumaturges*, **Préface** de Jacques Le Goff, Paris, Gallimard, 1983 (1<sup>ère</sup> édition : 1924 à Strasbourg).
43. G. Condominas, *L'exotique est quotidien, Sar Luk, Vietnam central* Paris, Plon, Coll. Terre humaine, 1965.
44. *Sociologie d'une Guerre*, Paris, Le Seuil, 1952.
45. J. Chesneaux, *L'Asie orientale aux 19<sup>ème</sup> et 20<sup>ème</sup> siècles*, Paris, PUF, 1966.
46. J. Delahaut, *Campagne du Tonkin – 1885-1886-1887*, Saint-Sulliac, éditions Yellow Concept, 2004.
47. Patrice Morlat, *Indochine Années vingt : le Balcon de la France sur le Pacifique, une page d'histoire de France en Extrême-Orient*, Paris, Les Indes Savantes, 2001.
48. F. Borella, *L'évolution politique et juridique de l'Union Française depuis 1946*, Paris, Librairie générale de droit et de jurisprudence, 1958.
49. P. Isoart, *Les états de l'Asie du Sud-Est*, Paris, Economica, 1978.
50. Y. Gras – Général, *Histoire de la guerre d'Indochine*, Paris, Plon, 1979.
51. L. Malleret, *L'Exotisme indochinois dans la littérature française depuis 1860*, Paris, Larose, 1934 (Publication de la thèse doctorale).
52. G. Duby, « Histoire des mentalités », article écrit dans *L'Histoire et ses méthodes*, Paris, NRF – Gallimard, Coll. Encyclopédie de la Pléiade, 1961 (p. 937-966).
53. J. Le Goff, **Préface** au livre de M. Bloch, *Les Rois Thaumaturges*, *Opus cité.*, 1983.
54. G. Dumezil, *Mythe et Epopée I. II. III.*, Paris, Gallimard, Coll. Quarto, 1995.

55. F. Guirand – sous la direction de, *Mythologie générale*, Paris, Larousse, , 1937 ; 1994.
56. S. Reinach, *Cultes, Mythes et Religions*, Edition établie et annotée par Hervé Duchêne (Université de Dijon), **Avant-propos** de Pierre Brunel (La Sorbonne), Paris, Robert Laffont, 1996 ; 1997.
57. Gilbert Comte, *L'Empire triomphant, 1871-1936*, Paris, Denoël, Coll. L'aventure coloniale de la France, 1988.
58. Aurore Candier, *L'Empire des sciences entre l'Inde et la Chine, l'Ecole Française d'Extrême-Orient en Birmanie*, dans la Revue Péninsule, N°42 – *Nouvelle Revue*, Paris, Etudes orientales, Olizane, 2002 ; A lire aussi : P. Singaravelou, *L'Ecole Française d'Extrême-Orient ou l'Institution des marges (1898-1956)*, Paris, L'Harmattan, 1999.
59. Mircea Eliade, *Le sacré et le profane*, Paris, Gallimard, Coll. Folio essais, 1965.
60. Trần Duc Thao, *Sur l'Indochine*, dans la Revue Les Temps Modernes, N°5, février 1946, p. 878-900. Article passionnant de ce phénoménologue vietnamien qui démonte chez les Français deux tendances (en opposition à celles du Viêt Minh), pour justifier la « reconquête » de leur colonie d'Asie : 1. L'Indochine est raisonnable et il ne faut lui demander que ce qu'elle peut apporter ; 2. La notion de « Domaine » inhérente à l'esprit même de leur colonialisme. Alors que pour les Vietnamiens, il s'agit de toute autre chose.